

Revue du
**MARCHÉ
COMMUN**

*Pour le placement
de vos
épargnes,*



BONS DU TRÉSOR

Chez le même éditeur

TRANSPORTS

Economie — Réalisations — Equipement

Depuis 1956 étudie les problèmes du point de vue de l'économie et de la rentabilité des divers moyens de transports.

Abonnement pour un an :

France 54 F

Etranger 59 F

A titre d'exemple :

Sommaire du n° de mars 1964

Service public et Stationnement.

Les Transports en France et dans le Monde.

L'aménagement de l'axe fluvial Rhône-Atlantique, par Joseph LAJUGIE, Professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux, Directeur de l'Institut d'Economie Régionale du Sud-Ouest.

Le rapport Beeching sur la refonte des Chemins de Fer Britanniques (à suivre).

SPÉCIMEN ET TABLES SUR DEMANDE

H

PARIS

GRAND HOTEL

TERMINUS SAINT-LAZARE

EUR. 36-80

108, Rue St-Lazare

TELEX 27646

400 CHAMBRES



SA

ROTISSERIE NORMANDE

Au service de l'exportation

le Crédit Industriel et Commercial

66 rue de la Victoire Paris 9^e

et les Banques Régionales affiliées à son groupe

BANQUE L. DUPONT ET Cie
68, rue du Quesnoy - Valenciennes (Nord)
BANQUE JOURNEL ET Cie
27, rue d'Isle - St. Quentin (Aisne)
BANQUE RÉGIONALE DE L'AIN
2, av. d'Alsace-Lorraine - Bourg (Ain)
BANQUE RÉGIONALE DE L'OUEST
13, rue Gallois - Blois (L.-&-C.)
BANQUE SCALBERT
37, rue du Molinel - Lille (Nord)
CREDIT FECAMPOIS
23, rue Alexandre Legros - Fécamp (S.-M.)
CREDIT INDUSTRIEL D'ALSACE ET DE LORRAINE C.I.A.L.
14, rue de la Nuée Bleue - Strasbourg (B.-R.)
CREDIT INDUSTRIEL DE NORMANDIE
15, Place de la Pucelle - Rouen (S.-M.)

CREDIT INDUSTRIEL DE L'OUEST
4, rue Voltaire - Nantes (L.-A.)
SOCIÉTÉ BORDELAISE DE CREDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL
42, cours du Chapeau Rouge - Bordeaux (Gironde)
SOCIÉTÉ LYONNAISE DE DEPOTS ET DE CREDIT INDUSTRIEL
8, rue de la République - Lyon (Rhône)
SOCIÉTÉ NANCEIENNE DE CREDIT INDUSTRIEL
4, Place André Maginot - Nancy (M.-&-M.)
BANQUE TRANSATLANTIQUE
17, Bd Haussmann - Paris (9^e)
BANQUE COMMERCIALE DU MAROC
1, rue Idriss Lahrizi - Casablanca (Maroc)
BANQUE DE TUNISIE
3, av. de France - Tunis (Tunisie)



Capital et Réserves : plus de 350 millions F.

1200 guichets

Sièges extérieurs :

C.I.C. : Alger, Oran, Sidi Bel Abbès et Londres

C.I.A.L. : Bâle et Luxembourg

Correspondants dans tous les pays du monde.

A l'occasion du Salon International de l'Énergie

LA REVUE FRANÇAISE DE L'ÉNERGIE

publie fin mai 1964
un numéro spécial consacré à

L'INDUSTRIE CHARBONNIÈRE D'EUROPE OCCIDENTALE



EXTRAIT DU SOMMAIRE

Introduction, par M. le Président du Comité d'Étude des Producteurs de Charbon d'Europe Occidentale.

Première partie : **Présentation des divers bassins groupés par pays ; Evolution et problèmes au cours des 15 dernières années : Allemagne de l'Ouest, Belgique, France, Pays-Bas, Grande-Bretagne.**

Deuxième partie : **Statistiques et renseignements divers**, par le Secrétariat général du Comité d'Étude des Producteurs de Charbon d'Europe Occidentale.

Troisième partie : **Étude de quelques grands problèmes communs à l'industrie charbonnière.**

Chaque pays producteur apporte ici la contribution de ses meilleurs spécialistes.

FRANCE : Charbon et Foyers domestiques. — L'Industrie charbonnière et la C.E.C.A.
REPUBLIQUE FEDERALE D'ALLEMAGNE : Technique et Recherche scientifique dans l'industrie charbonnière.

BELGIQUE : Evolution des techniques de fonçage des puits, de l'extraction et du transport (y compris les problèmes de sécurité de l'exploitation). — La concurrence dans l'Économie énergétique.

PAYS-BAS : Evolution des techniques de préparation du charbon. — Les facteurs humains dans l'entreprise charbonnière.

GRANDE-BRETAGNE : L'optimum économique dans la production charbonnière.



Le prix du n° est de 12 F franco

Editions Techniques et Economiques, Compte Chèque Postal 10737-10 - PARIS
Tél. : ODE 23-42

Revue du MARCHÉ COMMUN

3, RUE SOUFFLOT, PARIS-V^e — Tél. : ODEon 23-42

SOMMAIRE

PROBLEMES DU JOUR

Un prix unique pour les céréales	161
--	-----

L'ECONOMIQUE ET LE SOCIAL DANS LE MARCHÉ COMMUN

Pour une politique commerciale commune, par L. F.	163
Les négociations Kennedy et la politique commerciale des Etats-Unis d'Amérique, par Emmanuel N. ROUSSAKIS, Section Etudes Economiques, Fisk University, Nashville, Tennessee	168
La préférence communautaire. Essai de détermination des éléments de préférence communautaire dans les règlements portant organisation commune des marchés agricoles, par Xavier SCHERLE	174
Les budgets des Communautés Européennes de Bruxelles, par XXX	176
Clause de sauvegarde et taxes compensatoires, par Lazar FOCSANEANU, Professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de l'Université d'Aix-Marseille	185
Les règles de la concurrence au sein de la C.E.E. (Analyse et Commentaires des articles 85 à 94 du Traité), par Arved DERINGER, Avocat à Bonn, avec la collaboration de André ARMENGAUD, Ingénieur-Conseil en Propriété industrielle, Paris ; Léon DABIN, Professeur à l'Université de Liège ; Docteur Dieter ECKERT, Conseiller privé au Ministère de l'Economie Fédérale à Bonn ; Charley del MARMOL, Professeur à l'Université de Liège ; Henri MONNERAY, Docteur en Droit, Avocat à la Cour de Paris ; Vivian RANDEGGER, Avocat à Milan ; Alfio RAPISARDI, Avocat à Milan ; B. H. TER KHUILE, Avocat à La Haye ; Docteur Heinrich WEYER, Fonctionnaire au Bureau des Cartels de l'Allemagne Fédérale, Berlin (suite)	189

ACTUALITES ET DOCUMENTS

Au Parlement européen	193
Décisions récentes de la Communauté	195
Le « Plan Marjolin » : De la lutte contre l'inflation au renforcement de l'Union Economique, par Max PEYRARD	195
La politique économique à moyen terme de la Communauté, par J. S.	198
Première attestation négative délivrée par la Commission de la C.E.E. en vertu de l'article 2 du règlement n° 17 du Conseil, par L. FOCSANEANU	200
Les limites des prix indicatifs nationaux du lait	201
La vie du Marché Commun et des autres institutions européennes. — La C.E.E., les Pays associés et les Pays tiers. — Réunion du Comité Européen de Droit Rural. — Les Congrès des Syndicats Européens	203
AU JOURNAL OFFICIEL DES COMMUNAUTES EUROPEENNES	207

*Les études publiées dans la Revue n'engagent
que les auteurs, non les organismes, les services
ou les entreprises auxquels ils appartiennent.*

© 1964 REVUE DU MARCHÉ COMMUN

Voir en quatrième page les conditions d'abonnement ➔

Zusammenfassung der wichtigsten in der vorliegenden Nummer behandelten Fragen

Tagesprobleme :

Die Vereinheitlichung der Getreidepreise
..... Seite 161

Wirtschafts- und Sozialfragen im Gemeinsamen Markt :

Für eine gemeinschaftliche Handelspolitik,
von L. F. Seite 163

Auf der Welthandelskonferenz, an der von März bis Juni über 120 Staaten teilnehmen, stehen die industrialisierten Mächte den Entwicklungsländern gegenüber. Für die E.W.G. sollte diese Konferenz dazu Anlass bieten, sich darüber klarzuwerden, wie notwendig, bedeutungsvoll und dringend es für die E.W.G.-Länder ist, in ihrem eigenen Interesse und im Hinblick auf ihre internationalen Verantwortlichkeiten eine gemeinsame Handelspolitik auszuarbeiten. Verf. betont die unerlässliche wirtschaftliche Solidarität der » Sechs », die es aufzubauen gilt, denn ohne sie würde, in der gegenwärtigen Entwicklung des Welthandels, die Verwirklichung der Zollunion zu nichts führen.

Die Kennedyrunde und die amerikanische Handelspolitik, von Emanuel ROUSSAKIS, Dozent an der Wirtschaftsabteilung der Fisk-Universität, Nashville, Tennessee .. Seite 168

Nach der Eröffnung der Kennedy-Runde, die darauf abzielt, eine europäisch-amerikanische Partnerschaft in die Wege zu leiten, schien es uns angemessen, den Standpunkt eines jungen in Amerika wohnenden Nationalökonom zu veröffentlichen, der die europäischen Probleme gut kennt. Er erörtert die Wirtschaftsbeziehungen zwischen den Vereinigten Staaten und Europa.

Die E.W.G.-Binnenpräferenz. Darstellung der Präferenzfaktoren in den Verordnungen der Agrarmarktordnung, von Xavier SCHERLE
..... Seite 174

Die Haushalte der Europäischen Gemeinschaften, von XXX Seite 176

Die Entwicklung der Haushalte der Europäischen Gemeinschaften spiegelt die strukturelle, verwaltungstechnische und selbst politische Entwicklung dieser Einrichtungen wieder. Verf. gibt die Grundsätze und Grundzüge der Haushaltsmechanismen an und schildert die Entwicklung der wichtigsten Haushaltsposten.

Schutzklausel und Ausgleichsumsatzsteuer, von Lazar FOCSANEANU, Prof. an der politischen Hochschule der Universität Aix-Marseille
..... Seite 185

Ein Urteil, das der Europäische Gerichtshof am 18. Februar 1964 ergehen liess, liefert einen neuen, wichtigen Beitrag zum Verständnis der allgemeinen Schutzklausel, die Art. 226 des Romvertrags enthält. Der Gerichtshof hatte diese Klausel bereits in einem vorausgehenden Urteil am 17. Juli 1963 behandelt. Es handelte sich damals um die Lieferung italienischer Kühlschränke an Frankreich. (Siehe « Revue du Marché Commun » Nr 62, Okt. 1963, S. 391-397).

Die Konkurrenzregeln in der E.W.G. (Studie und Kommentar zu den Art. 85-94 des Vertrags), von Arved DERINGER, Rechtsanwalt in Bonn, unter Mitarbeit von André ARMENGAUD, Rechtsberater für industrielles Eigentum, Paris ; Léon DABIN, Prof. an der Universität Lüttich ; Dr Dieter ECKERT, Oberregierungsrat im Bundeswirtschaftsministerium, Bonn ; Charley DEL MARMOL, Prof. an der Universität Lüttich ; Dr jur. Henry MONNERAY, Rechtsanwalt in Paris ; Vivian RANDEGGER, Rechtsanwalt in Mailand ; Alfio RAPISARDI, Rechtsanwalt in Mailand ; B. H. TER KUILE, Rechtsanwalt im Haag ; Dr Heinrich WEYER, Beamter im Bundeskartellamt, Berlin (Fortsetzung) .. Seite 189

Aktuelle Dokumente :

Im Europäischen Parlament Seite 193

Die neusten Entscheidungen der Gemeinschaft Seite 195

Das Leben des Gemeinsamen Markts und der anderen Europäischen Einrichtungen. — Die E. W. G., Assoziierte und Drittländer. — Zusammentritt des Europäischen Komitees für bäuerliches Recht. — Die Kongresse der Europäischen Gewerkschaften Seite 203

Aus dem Amtsblatt der Europäischen Gemeinschaften Seite 207

Für die in dieser Zeitschrift veröffentlichten Studien sind nur deren Verfasser, nicht jedoch die Organismen Dienste oder Unternehmungen, denen sie angehören verantwortlich.

Summary of the main questions dealt with in the present number

Current Problems :

A single price for cereals page 161

Economic and social affairs in the Common Market :

Towards a common commercial policy, by L. F. page 162

The world conference for Commerce and Development, from March to June gathers in Geneva more than 20 countries, brings face to face the industrial countries and the under-developed nations. For the Community this meeting should be the occasion for soulsearching : how urgent, important and necessary is a common commercial policy given its heavy international responsibilities as well as its own interests. This article essays to put the accent on this indispensable economic solidarity among the Six, which in practice still remains to be achieved, and without which, in the present evolution of world commerce, realisation of a customs union would have been accomplished in vain.

The Kennedy Round negotiations and the commercial Policy of the United States of America, by Emmanuel N. ROUSSAKIS, Economic Studies Sections Fisk University, Nashville, Tennessee page 168

At the moment when the negotiations desired by President Kennedy, which have as their aim the development of a European-United States partnership, are opening in Geneva, it appeared timely to give the views of a young economist living in the United States, who is very familiar with European problems, on the evolution of economic relations between that country and Europe.

The Community's preference. Test on determination of elements of Community preference in the regulations for common organization of agricultural markets, by Xavier SCHERLE page 174

The budgets of the European Communities of Brussels, by XXX page 176

Evolution of the budgets of the European communities of Brussels, shows to a large extent the structural, administrative and even political evolution of these institutions. The object of this article is to indicate the principles and general characteristics of budgetary mechanisms as

well as to give details of the main expenses and their evolution.

Safeguard clauses and compensatory taxes, by Lazar FOCSANEANU, Professor at the Institute of Political Studies at the University of Marseilles page 185

A judgment dated 18 February 1964 by the Court of Justice of the European Communities brings a new and important contribution to understanding of the general clause on safeguards contained in article 226 of the Treaty of Rome, which the Court had already interpreted in its judgment of 17 July 1963 relating to the importation of Italian refrigerators into France (see Common Market Review, n° 62, October 1963, pp. 391-397).

Rules governing competition within E.E.C. (Analysis and commentaries on articles 85 to 94 of the Treaty), by Arved DERINGER, Advocate at Bonn, with the cooperation of : André ARMENGAUD, Consulting Engineer in Industrial Property, Paris ; Léon DABIN, Professor at Liege University ; Doctor Dieter ECKERT, Senior Adviser to the Ministry of Federal Economy at Bonn ; Charley DEL MARMOL, Professor at Liege University ; Henri MONNERAY, Doctor at Law, Advocate at the Paris Court ; Vivian RANDEGGER, Advocate at Milan ; Alfio RAPISARDI, Advocate at Milan ; B. T. TER KUILE, Advocate at the Hague ; Doctor Heinrich WEYER, of the Cartels Bureaux of Federal Germany, Berlin (continued) page 189

Current News and Documents :

At the European Parliament page 193

Recent Community Decisions .. page 195

The life of the Common Market and other European Institutions. — The Common Market and the uncommitted nations. — Meeting of the European Committee on Rural Law. — Congress of European Unions .. page 203

In the Official Journal of the European Communities page 207

Responsibility for the studies published in this Review belong to the authors alone ; the organisations, services or undertakings to which they may belong are in no way involved.

COMITÉ DE PATRONAGE

M. Maurice BARRIER, Président du Conseil National du Commerce ;
M. René BLONDELLE, Président de l'Assemblée des Chambres d'Agriculture ;
M. Maurice BOULADOUX, Président de la Confédération Internationale des Syndicats Chrétiens ;
M. Joseph COUREAU, Président de la Confédération Générale de l'Agriculture ;
M. Etienne HIRSCH, Ancien Président de la Communauté Européenne de l'Energie Atomique ;
M. André MALTERRE, Président de la Confédération Générale des Cadres ;

M. Jean MARCOU, Président honoraire de la Chambre de Commerce de Paris et de l'Assemblée des Présidents des Chambres de Commerce de France et de l'Union Française ;
M. Pierre MASSÉ, Commissaire Général au Plan de Modernisation et d'Equipeement ;
M. Maurice ROLLAND, Conseiller à la Cour de Cassation, Président de l'Association des Juristes Européens ;
M. Jacques RUEFF, Membre de l'Institut ;
M. Georges VILLIERS, Président du Conseil National du Patronat Français.

COMITÉ DE RÉDACTION

Georges BREART
Jean DENIAU
Pierre DROUIN
Mme Edmond EPSTEIN
Pierre ESTEVA
Renaud de la GENIERE

Bertrand HOMMEY
Jacques LASSIER
Jean LECERF
Michel LE GOC
Patrice LEROY-JAY
Jacques MAYOUX

Paul REUTER
R. de SAINT-LEGIER
Jacques TESSIER
Daniel VIGNES
Jacques VIGNES
Armand WALLON

La revue paraît mensuellement

RÉDACTION, ABONNEMENTS ET PUBLICITÉS

REVUE DU MARCHÉ COMMUN

3, rue Soufflot, PARIS-5^e. Tél. ODEon 23-42

Abonnement annuel

France 56 F

Etranger 61 F

Paiement par chèque de banque sur Paris, mandat-poste, virement postal au nom des « EDITIONS TECHNIQUES et ECONOMIQUES », compte courant postal Paris 10737-10.

REPERTOIRE DES ANNONCES

Bons du Trésor, p. II couv. — C.I.C. : Au service de l'exportation, p. I. — C.N.E.P., p. IV couv. — Crédit lyonnais, p. III couv. — Revue française de l'Energie, p. II. — Société Générale, p. III couv. — Terminus Saint-Lazare, p. I. — Transports, p. I.

UN PRIX UNIQUE POUR LES CÉRÉALES

LA fixation dès cette année d'un prix unique pour les céréales, quand bien même ce prix ne serait effectivement appliqué qu'en 1966, représenterait pour la Communauté Economique Européenne un progrès économique décisif.

Si, en 1964, le Conseil des Ministres de la C.E.E. peut décider tout à la fois la fusion des Institutions et l'unification, à un terme relativement rapproché, des prix des céréales, il aura par là même fait avancer de manière sensible, au moment où les conversations sur l'union politique sont au point mort, l'unité politique de la Communauté.

On l'a déjà souvent dit : ni en janvier 1962, ni en décembre 1963, la Communauté n'a réellement mis au point une politique agricole commune. Sans naturellement minimiser l'importance des décisions qui furent alors prises, il faut cependant rappeler que la Communauté s'est alors contentée de substituer un mécanisme communautaire à des mécanismes nationaux de protection et de soutien des marchés agricoles. Remplacer les contingents, les prix minima à l'importation, les accords à long terme, etc... par une mesure unique à la frontière, le prélèvement, était une condition nécessaire mais non suffisante de l'établissement d'un marché unique. Ce n'était pas arrêter une politique agricole commune, c'était seulement se donner la possibilité de faire ultérieurement une politique garantissant le respect d'un prix commun — aux différences près résultant du coût des transports — dans l'ensemble de la Communauté.

Les difficultés — pourtant considérables, puisqu'elles ont longuement défrayé la chronique en 1961, 62 et 63 — de « fusion » des six législations nationales en une seule législation européenne apparaissent assez modestes au regard de celles qu'il faudra vaincre pour mettre en œuvre, avec quatre ans d'avance sur l'échéance prévue

de 1970, le principe du marché unique, c'est à dire du prix unique.

Si l'on pouvait raisonner en termes purement économiques, la sagesse voudrait que les prix européens des céréales soient de manière générale alignés sur les prix les plus bas de la Communauté. Les progrès techniques entraîneront, quel que soit le niveau de prix qui sera finalement choisi, des hausses sensibles de rendement au cours des prochaines années ; à fixer des prix élevés, on jouerait délibérément la surproduction, notamment de blé. Il est par ailleurs difficilement contestable — il est même très généralement reconnu — que l'Europe doit, au cours des prochaines années, mettre l'accent sur les productions animales, notamment de viande. La fixation à un niveau élevé des prix des céréales découragerait ce développement en diminuant la rentabilité de la production animale, voire en orientant les éleveurs vers la céréaliculture. Pour lutter contre des conséquences aussi dommageables pour un continent que menace la pénurie de viande, il serait nécessaire de relever dans des proportions sensibles les prix des produits animaux et le processus inflationniste serait déclenché.

La Communauté s'était d'ailleurs engagée, au cours des négociations avec le Royaume-Uni, à mener une politique de prix raisonnable et il est curieux de constater que l'Allemagne rechigne à accepter ce principe auquel elle avait donné son accord en août 1962. Le problème se pose pourtant dans les mêmes termes qu'il y a deux ans, puisque dans le cadre de la négociation Kennedy les négociateurs de la Communauté disent aux pays tiers fournisseurs de céréales, comme ils le disaient en 1962 aux pays du Commonwealth — par Royaume-Uni interposé — que l'accès au marché européen leur sera garanti par la « consolidation du montant de soutien », montant dont il est sous-entendu qu'il sera raisonnable.

Les importations européennes de céréales sont de toute façon destinées à plafonner et probablement à décroître, mais c'est à un effondrement de ces importations que conduirait la fixation d'un prix élevé.

La question de l'accès au marché européen est certes importante ; mais il y a plus grave. Une grande puissance industrielle comme l'Europe ne peut pas, à long terme, fonder sa politique économique sur des prix agricoles nettement plus élevés que les prix intérieurs de son principal concurrent, les États-Unis. Ceci ne signifie d'ailleurs pas que l'agriculture doive être sacrifiée à l'industrie. Il sera même probablement nécessaire de donner plus d'ampleur encore au processus de transfert de revenus du secteur industriel au secteur agricole que l'on constate dans tous les pays industrialisés, y compris aux États-Unis. Ce transfert peut être réalisé, soit en relevant les prix des produits agricoles, soit en aidant l'agriculture à accroître sa productivité. Cette seconde solution est la meilleure. La structure des exploitations agricoles est encore tellement imparfaite, notamment dans les parties méridionale et occidentale du marché commun, qu'un effort urgent s'impose. L'agriculture « parcellaire » de certaines régions européennes est incompatible avec un marché commun agricole. L'effort de financement consenti par les pays de la Communauté devrait donc viser d'abord les améliorations structurelles. Il devrait aussi permettre un accroissement du niveau de vie des agriculteurs en faisant bénéficier ceux-ci de diverses prestations, au premier rang desquelles les prestations de caractère social, encore si peu développées en Allemagne.

Pour toutes sortes de raisons et notamment parce que les règlements sur la viande de bœuf et le lait ne sont pas encore entrés en vigueur, il n'est question pour le moment que de la seule fixation du prix unique pour les céréales. Mais il

ne faudrait pas retarder trop longtemps une discussion d'ensemble sur les prix des produits agricoles afin que les gouvernements mettent ensemble au point une véritable politique d'orientation de toute la production agricole dont ils pourraient mesurer le coût global et apprécier les modifications de structure qu'elle entraînera dans les divers pays.

A l'heure actuelle, les perspectives de fixation d'un prix unique même pour les seules céréales ne sont pas bonnes, l'immobilisme allemand ne permettant pas d'envisager une issue rapide aux négociations engagées depuis le début du printemps. Il a été beaucoup dit à ce propos que ce sont les Allemands — et accessoirement, s'agissant du blé, les Italiens — qui seront appelés à faire les plus grands sacrifices puisqu'ils devront abaisser sensiblement les prix de leurs céréales. On oublie un peu trop que la Commission, qui propose que les pays à prix élevés soient dédommagés à concurrence de la perte de revenus que subiront leurs producteurs, n'a par contre prévu aucune compensation en faveur des consommateurs des pays, et notamment de la France, dont les prix seraient appelés à croître. On oublie aussi parfois que ce sont les contribuables des pays à bas prix qui, selon le plan Mansholt, devraient financer la baisse des prix dont bénéficieront les consommateurs des pays à haut prix.

Que ceux qui poussent la Communauté à s'engager dans la voie d'une politique de prix élevés mesurent alors qu'il en est encore temps l'ampleur de l'engagement pris par les pays membres en janvier 1962 : les termes du règlement financier ne laissent subsister à ce sujet aucune équivoque : « Etant donné qu'au stade du marché unique, les systèmes de prix sont unifiés et la politique agricole communautaire, les conséquences financières qui en résultent incombent à la Communauté ».

POUR UNE POLITIQUE COMMERCIALE COMMUNE

La Conférence Mondiale pour le Commerce et le Développement, qui de mars à juin réunit à Genève plus de cent vingt pays, confronte pays industrialisés et pays sous-développés. Pour la Communauté, cette réunion devrait être l'occasion d'une prise de conscience : combien, en fonction de ses responsabilités internationales croissantes comme de son propre intérêt, est urgente, importante, nécessaire une politique commerciale commune. Le présent article se propose de mettre l'accent sur cette indispensable solidarité économique entre les Six, qui reste pratiquement à créer, et sans laquelle, dans l'évolution actuelle du commerce mondial, la réalisation de l'union douanière aurait été accomplie en vain.

LE Traité de Rome consacre à la politique commerciale de la Communauté sept articles. Le premier (article 110) comporte l'énonciation de quelques grands principes. Les autres articles (articles 111 à 116) comportent un ensemble de dispositions dont le but est d'assurer le passage graduel et progressif du stade des politiques commerciales nationales à la politique commerciale communautaire.

Ces dispositions présentent des aspects assez différents, suivant qu'il s'agit de l'une ou de l'autre des trois grandes branches sous lesquelles il est possible de grouper, grosso modo, les mesures de politique commerciale : les mesures tarifaires, les mesures non tarifaires applicables aux importations et les mesures applicables aux exportations.

**

En matière tarifaire les dispositions du Traité sont assez simples : dès l'entrée en vigueur du Traité, c'est-à-dire, au cours même de la période de transition, le tarif douanier commun est une propriété commune et les Etats membres perdent leur compétence en cette matière. Les négociations concernant le tarif douanier commun sont donc conduites par la Commission en consultation avec un Comité spécial composé de représentants des Etats membres.

Ces dispositions du Traité ont déjà fait l'objet d'une application pratique lors des négociations tarifaires multilatérales qui ont été appelées « Dillon Round » et qui ont eu lieu au cours des années 1959-1962. Elles trouveront une nouvelle appli-

cation lors du prochain cycle de négociations qui est couramment appelé le « Kennedy Round ».

En conclusion, dans le secteur tarifaire les procédures communautaires sont déjà en vigueur et il n'y aura pratiquement pas différence entre la période de transition et la période définitive d'application du Traité. La Communauté en tant que telle est d'ores et déjà le sujet passif du réseau d'obligations juridiques contractées à l'égard des pays tiers et elle est également le sujet actif du réseau d'obligations que les pays tiers ont prises à l'égard de la Communauté au cours des négociations Dillon.

Une situation totalement différente se présente dans le domaine des mesures non tarifaires qui, pendant toute la période de transition, restent du ressort des Gouvernements des Etats membres. Le Traité de Rome formule en effet en ce domaine une obligation d'harmonisation et d'uniformisation progressives de ces mesures, tout au long de la période de transition, mais ce n'est qu'à partir de la fin de cette période que ces mesures deviennent du ressort de la Communauté. Ce n'est qu'à ce moment là que la Communauté aura, d'une part, la capacité de prendre d'une manière autonome les mesures de politique commerciale qui apparaîtront nécessaires et, d'autre part, de négocier ces mesures sur le plan international.

La différence de traitement que le Traité prévoit pour ces catégories de mesures peut être expliquée par des raisons d'ordre juridique et par des considérations d'ordre économique.

Sur le plan juridique il faut observer que les dispositions du Traité de Rome relatives au tarif

douanier commun correspondent aux dispositions assez rigides que le Traité prévoit en ce qui concerne la constitution d'unions douanières : la disparition des barrières tarifaires à l'intérieur de la Communauté ainsi que le rapprochement des tarifs nationaux vers le tarif douanier commun s'effectuent par étapes assez rigidement fixées et suivant un mécanisme arithmétique.

Sur le plan économique il faut observer que les problèmes qui se posent dans le domaine tarifaire sont relativement plus simples : le tarif accorde à la production intérieure une protection du type qu'on pourrait définir « classique », c'est-à-dire une protection plus ou moins modérée qui en tout cas laisse jouer les forces économiques et qui normalement et sauf certaines exceptions est susceptible de faire l'objet de mesures d'ordre général telles que celles prévues par le Traité de Rome.

Si nous passons maintenant à l'examen des mesures qu'on appelle normalement les mesures non tarifaires, nous nous trouvons confrontés avec une situation juridique et économique totalement différente. En effet, ce que nous appelons normalement les mesures autres que tarifaires comprend une gamme très étendue de mesures telles que les contingents à l'importation, les clauses de sauvegarde qui peuvent fonctionner plus ou moins automatiquement en cas de troubles graves sur le marché intérieur, les mesures que l'on appelle anti-dumping, certaines mesures fiscales ou autres qui peuvent être prises à l'égard d'importations qui sont effectuées à des prix anormaux ou sont originaires des pays à commerce d'Etat.

L'ensemble de ces mesures est extrêmement difficile à régler par des dispositions d'ordre général. Il s'agit en effet de mesures qui, dans un pays à économie saine, trouvent leur justification dans une série de cas dans lesquels le fonctionnement régulier du marché, sur la base de la loi de la concurrence, est troublé par des phénomènes étrangers. En outre, elles peuvent être appliquées lorsque des troubles sérieux se manifestent dans l'économie d'un pays (par exemple, déséquilibre sérieux et persistant de la balance des paiements, dépressions économiques etc...). Nous pourrions donc dire que ce sont des mesures qui s'appliquent dans tous les cas où un état pathologique, d'origine interne ou externe, se manifeste dans la vie économique d'un pays. Il est évidemment bien difficile de régler à l'avance et par des mesures d'ordre général les remèdes qui peu-

vent être adoptés en cas de maladie, surtout quand la gamme de maladie est large et parfois imprévisible.

Une autre raison explique la prudence dont font preuve les traités et les Etats membres en ce domaine, et c'est le fait que ces mesures ont normalement une influence directe extrêmement forte. La protection d'un tarif douanier laisse toujours (sauf dans les cas exceptionnels de tarifs prohibitifs) des chances à la concurrence extérieure, tout en assurant une certaine marge aux industries viables.

Les mesures non tarifaires telles que par exemple les contingents à l'importation ont souvent des répercussions beaucoup plus puissantes et comme tous les remèdes énergiques ne doivent être employés qu'à bon escient et lorsqu'elles apparaissent vraiment nécessaires. Pour prendre un exemple concret, nous pouvons admettre l'introduction d'un contingent lorsqu'une industrie économiquement saine et concurrentielle est menacée dans son existence par une concurrence qui s'effectue à des prix anormaux dus au dumping économique ou à ce que l'on appelle actuellement le dumping social. Un recours étendu et incontrôlé aux contingents peut être très dangereux car il pourrait aboutir au maintien artificiel d'industries non concurrentielles et qui dans l'intérêt même de l'économie nationale n'ont plus raison d'exister.

Les mêmes argumentations peuvent être formulées en ce qui concerne la troisième branche de la politique commerciale concernant les *mesures d'encouragement aux exportations*. Là aussi nous nous trouvons dans un domaine où les mesures sont très variées, difficiles à prévoir à l'avance et surtout doivent être employées avec une extrême prudence. En effet, une aide du type dit « classique », c'est-à-dire, une aide qui joue essentiellement dans le domaine de facilitation des crédits ou fiscale peut être admise, dans des limites modérées, notamment pour faire face à la concurrence étrangère.

D'autres formes d'aides, encore plus énergiques (par exemple certains types de ristournes ou des crédits à des conditions exceptionnelles qui n'ont rien à avoir avec les conditions du marché) ne peuvent être admises qu'à titre exceptionnel, car elles pourraient aboutir à créer des conditions artificielles : en profitent alors les secteurs de l'industrie qui ne sont pas concurrentiels et qui grâce à cette aide n'ont plus à tenter faire aucun effort pour devenir plus concurrentiels.

**

Toutes ces considérations qui sont à peine esquissées, expliquent largement, d'une part, la prudence dont le Traité de Rome fait preuve en ce qui concerne l'élaboration de la politique commerciale à l'importation et des mesures d'encouragement aux exportations.

Elles expliquent également la prudence dont ont fait preuve jusqu'à présent les Etats membres dans cette action de l'harmonisation progressive, qui leur est imposée par le Traité. Il ne faut pas oublier que chaque Etat membre est un corps économique avec sa conformation spécifique, ses côtés vulnérables, ses exigences et ses maladies. Il n'est pas facile de transformer ce corps en vue de l'intégrer en un corps unique et d'autre part certains remèdes efficaces dont a besoin l'un ou l'autre Etat ne sont pas nécessaires à d'autres Etats membres et peuvent même leur être nuisibles.

Pour prendre un exemple, un Etat membre qui a une importante industrie de machines à coudre peut être très sensible aux problèmes que cause la concurrence de machines à coudre domestiques d'origine japonaise ou indienne à des prix exceptionnellement bas et il aurait donc recours à quelques-unes des mesures (autres que tarifaires) particulièrement aptes à protéger ces secteurs. D'autre Etats membres qui n'ont pas d'industrie de machines à coudre n'ont aucun besoin de telles mesures de protection et même pourraient avoir intérêt à ce que cette marchandise qui est largement employée par les classes moyennes puisse leur parvenir aux prix les plus bas possibles, à la grande joie des ménagères nationales.

Cet exemple qui doit être multiplié pour une gamme assez étendue de produits et pour les différents Etats membres donne une idée des complications auxquelles se heurte l'établissement de la politique commerciale commune.

Une autre série de problèmes qui se posent en cette même matière est d'ordre plus délicat, car elle présente des aspects à la fois juridiques et politiques. Nous avons dit que la gamme de ces mesures autres que tarifaires est extrêmement variée et que son application ne peut pas être envisagée d'avance suivant des critères précis, mais doit être adaptée, modulée, dirais-je, suivant les cas et les circonstances. Il en découle qu'en toute cette matière une très grande marge peut être laissée à une évaluation d'opportunité. Dans certains cas il est même nécessaire de faire preuve

d'imagination et de trouver, suivant les cas, des mesures tout à fait nouvelles qui permettent de résoudre des circonstances imprévues.

Sur le plan national tous ces problèmes peuvent trouver une solution : normalement une législation assez souple permet aux Gouvernements le recours à de telles mesures, il suffira suivant le cas d'une réunion interministérielle pour prendre une décision, ne fut-ce qu'à titre provisoire.

Tout ceci devient sensiblement plus compliqué lorsque nous nous déplaçons du plan national au plan communautaire. Il faudrait en effet que les Institutions communautaires puissent disposer de pouvoirs assez souples et étendus, analogues à ceux dont disposent les administrations nationales. Il est d'autre part compréhensible que les Etats membres aient une certaine réticence à laisser trop de pouvoirs aux Institutions internationales sans les avoir préalablement et minutieusement réglementées. Mais une telle réglementation « a priori » est très difficile pour les raisons qui ont été dites.

**

Tout ceci explique le fait que jusqu'à présent très peu ait été fait en matière d'harmonisation et d'élaboration progressives de la politique commerciale commune. L'expression très peu est plutôt un euphémisme : en fait, le Conseil a pris quelques décisions instituant une procédure de consultation en matière d'accords commerciaux bilatéraux et de listes de libération, il a approuvé solennellement un grand programme de travail et c'est pratiquement tout.

Il a été dit que toutes les argumentations exposées ci-dessus expliquent ce retard, mais elles ne l'excusent pas et surtout elles ne permettent pas aux Institutions de la Communauté d'accepter qu'une telle situation se prolonge à l'avenir.

Des inquiétudes assez vives ont été récemment manifestées à ce sujet par des responsables de la Commission du Marché Commun. Il ne faut pas oublier en effet que nous sommes actuellement entrés dans la deuxième moitié de la période de transition et que d'ici six ans l'union douanière sera un fait accompli. Or, dans le domaine de la politique commerciale non tarifaire très peu a été fait. La difficulté du problème peut expliquer la prudence mais elle ne peut justifier l'inaction. Bien au contraire, elle devrait être une raison de plus pour que d'ores et déjà on se préoccupe

activement de rechercher les solutions sur le plan communautaire.

Il n'y a pas d'illusions à se faire : les difficultés exposées plus haut, qui rendent singulièrement délicate l'adoption sur le plan communautaire de dispositions concernant les mesures non tarifaires, n'auront pas disparu d'ici 1970. Dans ces conditions et si un effort sérieux n'est pas accompli en vue de réaliser cette œuvre d'harmonisation et d'uniformisation progressive qui est demandée par le Traité, il y a un risque grave qu'en 1970 la Communauté ne soit pas en mesure de mettre en œuvre sa politique commerciale commune.

Mises à part toutes considérations juridiques sur les obligations prévues par le Traité, sur le plan des faits, les conséquences d'une telle situation pourraient être extrêmement sérieuses. Il serait possible même de dire qu'elles risquent de mettre en cause tout le fonctionnement du Marché Commun.

Il faut rappeler à ce propos que, comme dit plus haut, ces mesures revêtent une importance particulière en ce qui concerne le commerce avec tous ces pays qui n'exportent pas dans des conditions normales de concurrence, dans le sens que notre doctrine économique classique attribue à ce mot. En fait il s'agit des pays à commerce d'Etat et des pays que nous appelons couramment « à prix anormalement bas ».

Or le volume de ce commerce a tendance à s'accroître et il est probable qu'en 1970 il représentera une proportion beaucoup plus grande qu'aujourd'hui dans les échanges de la Communauté. En effet, les pays à commerce d'Etat développent leur production et parallèlement leurs achats : ils deviennent ainsi de jour en jour des partenaires commerciaux plus intéressants. Quant aux pays sous-développés, un nombre croissant d'entre eux est en train de s'industrialiser.

Il est par conséquent nécessaire qu'à cette époque la Communauté en tant que telle puisse disposer d'un certain nombre de mesures qui lui permettent, si cela s'avère nécessaire, d'intervenir rapidement et efficacement afin de protéger un secteur de la production qui serait particulièrement menacé. Bien entendu le fait que la Communauté ait à sa disposition de telles mesures ne signifie pas qu'elle puisse les appliquer avec facilité. Leur application devra être limitée au strict nécessaire. D'autre part, le fait même que la Communauté ait à sa disposition de telles mesures incitera à l'abs-

tention les pays qui pourraient avoir recours à des formules de concurrence anormale.

Les éléments évoqués ci-dessus ne sont pas les seuls. Il est en effet nécessaire de tenir compte d'un autre élément particulièrement important, à savoir le rôle de plus en plus réduit que les tarifs douaniers exercent sur les échanges. Déjà à l'heure actuelle l'importance des tarifs n'est pas aussi grande que par le passé. A l'avenir nous devons prévoir que les négociations du Kennedy Round qui viennent de commencer apporteront d'autres réductions sensibles aux tarifs douaniers des principaux pays et notamment de la Communauté. Il est donc raisonnable de prévoir qu'en 1970 l'importance des tarifs douaniers sera dans l'ensemble considérablement réduite.

Par ailleurs, une telle orientation est confirmée par la logique même des choses. En effet, l'Europe du Marché Commun ainsi que les autres grandes puissances économiques du monde occidental s'alignent vers des conditions à peu près comparables des coûts de production et de la concurrence.

Par conséquent, en 1970 les tarifs douaniers tels qu'ils existent actuellement n'auront plus de grande raison d'être : ils constitueront un rempart inutile à l'égard des autres pays occidentaux qui produisent selon nos conditions de concurrence et un rempart trop bas à l'égard des pays qui produisent à des conditions de concurrence autres que celles du monde occidental.

Une situation bien étrange pourrait alors se présenter à l'intérieur de la Communauté si une politique commerciale commune n'avait pas été entre temps élaborée. En effet, les Etats membres seraient amenés à prendre les mesures éventuelles de défense autres que tarifaires sur le plan national. Pour éviter les détournements de trafic qui pourraient se produire en raison de l'existence de l'union douanière, ils seraient amenés à recourir largement à l'égard des autres Etats membres à l'article 115 du Traité qui les autorise en certaines circonstances à freiner ou à contrôler les importations de produits originaires des autres Etats membres.

En conclusion, nous pourrions nous apercevoir à ce moment-là que nous avons élevé en douze ans d'efforts pénibles une très belle construction sans aucun contenu. Nous aurions une union douanière qui aurait très peu d'importance en raison des tarifs peu élevés et nous serions revenus au morcellement national en matière de politique commerciale.

Tout ceci explique les préoccupations de la Commission et l'effort très sérieux qu'elle déploie depuis un certain temps, afin d'avancer dans le domaine de la construction de la politique commerciale commune. Plusieurs propositions ont été présentées au Conseil, d'autres seront présentées dans un avenir qu'on espère prochain. Il sera sans doute nécessaire que le Conseil s'en occupe et y consacre des débats à haut niveau.

Il ne faut pas se le dissimuler, la construction de la politique commerciale commune est un acte aussi important et aussi « révolutionnaire » que la constitution de l'union douanière. Il y a peu d'espoir qu'un tel acte puisse être accompli par de simples pourparlers entre les experts nationaux. Les experts sont par définition conservateurs étant donné qu'ils sont là pour défendre — ce qui est leur devoir — les intérêts nationaux pré-établis.

La construction de la politique commerciale commune demande beaucoup plus, elle demande une évaluation prudente mais courageuse des différents intérêts qu'il y a lieu de sauvegarder et de ceux qu'on doit sacrifier en vue d'un intérêt communautaire bien compris. Elle demande éga-

lement une évaluation audacieuse des pouvoirs nationaux auxquels il faudrait renoncer en faveur d'un pouvoir communautaire afin que la politique commerciale commune puisse être mise en œuvre efficacement par les Institutions de la Communauté.

Tout ceci ne peut pas être l'œuvre des experts. Il faudra que les Ministres se posent clairement le problème et en ses termes réels, c'est-à-dire : faut-il créer réellement un Marché Commun ou faut-il se borner à l'établissement d'une union douanière qui ressemblera de plus en plus à une très belle construction dépourvue de toute utilité réelle ?

Les premiers débats que le Conseil de la Communauté a eus lors de ses dernières sessions sont, en cette matière, assez encourageants. Une prise de conscience des problèmes semble se dessiner en raison même des responsabilités multiples que la Communauté est appelée à supporter sur le plan international. Il y a lieu d'espérer qu'on puisse vraiment progresser dans cette voie.

L. F.

LES NÉGOCIATIONS KENNEDY ET LA POLITIQUE COMMERCIALE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Emmanuel N. ROUSSAKIS

Section Etudes Economiques
Fisk University,
Nashville, Tennessee

Au moment où s'ouvrent à Genève les négociations souhaitées par le Président Kennedy et qui ont pour but le développement d'un « partnership » Europe-Etats-Unis, il nous paraît utile de donner les vues d'un jeune économiste résidant aux Etats-Unis, bon connaisseur des problèmes européens, sur l'évolution des relations économiques entre ce pays et l'Europe.

DEPUIS 1934 les relations commerciales des Etats-Unis étaient régies par le « Trade Agreement Act » qui avait inauguré un système de tarifs bilatéraux essayant de s'opposer aux tendances mondiales prédominantes. Celles-ci avaient atteint à un quasi néo-mercantilisme surtout à la suite de la première guerre mondiale et en particulier après 1921. Etant donné la venue à expiration du Trade Agreement Act en juin 1962, l'Administration Kennedy proposa le Trade Expansion Act qui fut finalement adopté en 1962. Ses caractéristiques principales consistaient dans l'adoption d'une politique libérale du commerce qui seyait à la position de leadership international assumée par ce pays.

Un tableau général de l'ensemble du problème mérite néanmoins des éclaircissements supplémentaires au sujet des répercussions de la libéralisation du commerce sur les industries nationales et la croissance économique dans son ensemble.

La politique commerciale telle qu'elle est exposée dans le Trade Expansion Act de 1962 fut jugée par un grand nombre de membres du Congrès ou d'élus politiques ou professionnels comme une proposition « révolutionnaire ». Leurs arguments tournent principalement, d'une part autour de la protection interne : producteurs, emplois et salaires, d'autre part de la suppression des crises économiques dues à la concurrence de l'étranger. En ou-

tre, l'idée générale d'une libération des échanges commerciaux est absolument repoussée par diverses branches industrielles telles que certaines affaires de verreries, de produits chimiques et de textiles dont beaucoup ont déjà eu à souffrir de la compétition de produits d'importation. Enfin, des industriels du Sud se sont élevés contre la libéralisation du commerce, de crainte que l'abaissement des tarifs ne supprime les bénéfices recherchés par l'industrie nouvelle, au prix d'un déplacement vers le Sud pour échapper aux zones de salaires élevés. Le Sud fut longtemps tenu pour le noyau des intérêts libre-échangistes du pays. L'ironie réside en ce que l'actuel processus d'industrialisation du Sud renverse justement le courant dans le sens du protectionnisme.

De l'autre côté de la barricade, la politique de libre échange proposée fut saluée avec enthousiasme par un groupe de politiciens et de directeurs de diverses compagnies qui, on le comprend, attendaient avec impatience le changement. Dans cette catégorie d'industries, favorables au libre-échange, on trouve : l'automobile, le pétrole, l'acier, la pâte de bois et les papeteries, les machines-outils et certaines entreprises de l'électronique qui y voient les avantages suivants :

a) pour les clients : prix plus bas, meilleure qualité, meilleur service après vente et technologie améliorée ;

b) Un marché potentiel mondial qui passera à

deux milliards de clients, au lieu des 180 millions du marché national ;

c) Le commerce deviendra plus compétitif et il ne sera plus nécessaire de dépenser des millions pour la création de filiales à l'étranger ;

d) la seule façon pour les Etats-Unis de conserver leurs marchés à l'exportation est de s'associer au mouvement Marché commun ;

e) Réduction des coûts par le moyen de la production en masse.

Dans la période de l'après-guerre, la plupart des économies libérales firent preuve d'une vigoureuse activité économique ; renaissance qui de plusieurs manières atteignit au défi. Alors que la production américaine tant agricole qu'industrielle était la première du monde, la production et la produc-

tivité de la nouvelle Europe se sont accrues à une cadence plus rapide que celle de l'Amérique, au point que dans plusieurs domaines, celle-ci cessa même d'être compétitive. Pour la construction navale par exemple, les chantiers américains ne fonctionnèrent que grâce à d'importantes subventions gouvernementales

Bien que l'Europe occidentale soit actuellement divisée en deux groupes économiques rivaux, la plupart des indices témoignent d'une prospérité plus grande et de loin qu'au temps où l'Europe était divisée en de multiples pays différents. La prospérité des pays européens et en particulier de la C.E.E. ressort du tableau I où l'on constate que le taux de croissance des pays du Marché commun depuis 1953 a été nettement plus élevé que celui des Etats-Unis d'Amérique.

TABLEAU I
PRODUCTION NATIONALE PER CAPITA AU PRIX DU MARCHÉ ET TAUX DE CROISSANCE DE 1953/1958 ET 1959/1962
(en dollars)

Pays	1953	1958	Taux	Taux moyen annuel de la croissance	
				1953-1958	1959-1962
Royaume-Uni	941,8	1.223	29,8	5,9	3,9
Etats-Unis	2.288,8	2.538	10,8	2,1	3,8
<i>Marché Commun</i>					
République Fédérale d'Allemagne	652,7	1.020	56,2	11,2	4,7
France	946,5	1.073	11,2	2,2	4,4
Belgique et Luxembourg	873,4	1.240	41,9	8,3	4,5
Italie	390,9	548	40,1	8,0	4,5
Pays-Bas	608,97	864	41,8	8,3	4,1

Source : O.E.C.E., Direction des Comptes et Statistiques nationaux, 1953 ; Nations Unies. Bulletin général des statistiques, janvier 1960 ; Nations Unies, Annuaire statistique, 1962.

Tandis que la tendance européenne a été manifestement à une prospérité accrue et à une expansion continue, l'Amérique a été principalement dominée par la même politique désuète de protection qu'elle avait suivie pendant longtemps. Politique qui menace d'isoler ce pays du marché mondial avec les effets catastrophiques que cela entraîne pour sa prospérité intérieure. Le Trade Act qui protégeait si efficacement ce pays à l'époque où les autres étaient en train de se relever de leurs dommages de guerre est impuissant de le protéger pendant les décades à venir. Cette protection avait d'ailleurs son coût : elle créait des tendances hautement inflationnistes et faisait monter les prix. C'est ainsi que de nombreux produits

américains étaient éventuellement incapables de soutenir la compétition sur le marché mondial. Le tableau II (page 170) le montre clairement. La part des objets manufacturés américains sur le marché mondial a baissé de 4,6 %, tandis que celle de la C.E.E. montait de 7 %. Avec un effet inverse sur les exportations américaines, cette situation s'est ensuite répercutée sur la balance des comptes et le stock d'or de ce pays. L'attention du public a été attirée, pour la première fois, sur ce changement en 1958 à l'occasion de la sortie des Etats-Unis vers l'Europe de 2,275 milliards de dollars d'or. Certains porte-parole officiels ont interprété et phénomène comme étant de nature temporaire et ont été jusqu'à le lier à la récession sévissant à

TABLEAU II

COMPARAISON DE LA PART DES INDUSTRIES DES PRINCIPAUX PAYS
SUR LE MARCHÉ MONDIAL(Les chiffres représentent la part du pays considéré
dans les exportations totales)

Pays	1953	1958	1959
Etats-Unis	25,9	23,3	21,3
Pays de la C.E.E.	35,8	41,0	43,0
Pays de l'A.E.L.E.	27,8	24,4	23,9
Japon	3,8	6,0	6,9
Canada	6,8	5,3	5,2

Note : Nous devrions faire observer que les produits agricoles, matières premières pour la plupart des produits à fabriquer, dépendent du contrôle et de l'assistance du gouvernement ce qui a handicapé plus encore, au niveau international, le caractère compétitif des produits manufacturés.

Source : Ministère du Commerce du Royaume-Uni, *Rapport sur le Commerce extérieur*, novembre 1960.

TABLEAU III

STOCK D'OR TOTAL DÉTENU PAR LES ETATS-UNIS
COMPARÉ A CELUI DES BANQUES CENTRALES, DES GOUVERNEMENTS
ET AUTRES INSTITUTIONS EXTÉRIEURES

(en milliards de \$)

Année	Etats-Unis	Institutions extérieures		Banques centrales et Gouvernements	
	Or	Or	Avoirs en dollars	Or	Avoirs en dollars
1955	21,7	1,8	2,2	14,0	13,4
1956	22,0	1,6	1,9	14,3	15,0
1957	22,8	1,1	1,8	14,7	14,5
1958	20,5	1,3	1,9	17,5	15,5
1959	19,5	2,4	3,8	18,2	17,7
1960	17,8	2,4	5,6	20,2	20,2

Note : Une partie seulement de la réserve d'or est disponible pour répondre aux engagements internationaux puisqu'un montant de l'ordre de 12 milliards de \$ sert de base à la monnaie nationale. Ainsi, l'or disponible pour répondre en cas de nécessité aux obligations libellées en dollars s'élève à environ 3,3 milliards sur un total de réserve d'or de 15,3 milliards.

Source : Estimation établie par le Conseil des Gouverneurs du « Federal Reserve System ». *Federal Reserve Bulletin*, décembre 1961.

cette période. D'autres mirent l'accent sur les transferts de fonds à sens unique vers les pays étrangers et prônèrent la réduction du programme d'aide militaire. C'est dans cette catégorie que rentrent les mesures prises par l'administration Eisenhower telles que la politique d'« Achetez américain », le rapatriement des familles des militaires en ser-

vice à l'étranger, la réduction de l'effectif des familles à charge, l'utilisation de cargos américains pour le transfert à l'étranger des surplus agricoles et d'autres mesures générales. A la même époque, le Département d'Etat chercha à convaincre certains pays d'Europe, Allemagne, France, Grande Bretagne, d'augmenter leur aide aux pays en voie de développement et de contribuer à résoudre le problème de la balance des comptes extérieure des Etats-Unis grâce à la politique de leurs banques centrales. C'est dans ces circonstances que certaines banques centrales européennes, en particulier en Suisse et en Allemagne, prirent des mesures particulières de changement de leur taux d'escompte pour décourager l'afflux inflationniste de capitaux à court terme. Le Royaume Uni prit aussi des mesures semblables.

L'administration Kennedy alla plus loin et par l'intermédiaire du *Federal Reserve System* éleva le taux de l'intérêt à court terme afin de restreindre les sorties éventuelles de capitaux qui allaient chercher en Europe un rendement plus élevé. A la même époque, le Ministère des Finances décida de soutenir des opérations sur les places boursières internationales dans le but de stabiliser le cours du dollar.

Toutes ces mesures furent prises pour enrayer la constante hémorragie d'or et de dollars attribuée au déséquilibre existant entre le volume croissant du commerce international et les faibles ressources mondiales en or. Néanmoins, c'est ailleurs qu'on trouvera la réponse au problème de l'évasion de l'or et des dollars. Ce n'est que grâce à une politique nationale du commerce plus libérale que la compétition naîtra et que les affaires nationales seront stimulées vers l'exportation. Ce n'est pas l'aide militaire mais le développement des exportations qui accroîtra la productivité nationale et conduira au progrès économique et à la stabilité des prix. C'est par ce moyen-là seulement que nous parviendrons à reprendre la part perdue sur les marchés étrangers et que nous bénéficierons d'un taux de croissance plus élevé.

Un programme commercial plus libéral permettra indiscutablement à ce pays de renforcer ses liens politiques et économiques avec les pays de la Communauté économique européenne et le reste de l'Europe occidentale. Nul ne doute qu'une telle politique ne profite à certaines branches industrielles et ne nuise à d'autres. La compétition avec l'Europe ne sera pas ressentie par les industries dans lesquelles les Etats-Unis détiennent une position favorisée. Elle n'affectera que certaines entre-

TABLEAU IV
BALANCE DES PAIEMENTS INTERNATIONAUX
(en millions de dollars)

Catégories	1956	1957	1958	1959	1960
Total des exportations de biens et services	26.284	29.168	25.606	25.683	29.065
Total des importations	19.829	20.923	21.053	23.537	23.827
Balance nette	6.455	8.245	4.553	2.146	5.738
Transferts unilatéraux, net (1)	— 4.977	— 7.753	— 4.619	— 4.398	— 4.254

(1) Aide militaire aux pays étrangers.

Source : Département du commerce, Office des Affaires économiques.

prises marginales qui ont déjà souffert de la compétition intérieure plutôt que des importations.

Néanmoins, on a soutenu que des relations commerciales plus libérales avec les pays du Marché commun vont être préjudiciables aux firmes nationales à cause des bas salaires européens et du système de sécurité sociale. Sur cette question capitale, on peut se servir du tableau V qui fournit des preuves suffisantes des principales erreurs d'interprétation.

TABLEAU V
SALAIRES ET PRODUCTIVITÉ DANS LES USINES
(Taux moyen annuel de changement)

Pays	Production par homme-heure 1958-1961	Coût de salaire par heure 1958/61	Coût par unité de production en \$	
			1959/60	1960/61
Royaume-Uni	+ 3,5 %	+ 6 %	+ 4 %	+ 4,5 %
Etats-Unis ..	+ 4	+ 3	— 1	— 1
C.E.E.	+ 5	+ 7	+ 2	+ 8
Belgique et Luxembourg	+ 4,5	+ 3	— 2	+ 4
France	+ 3	+ 8	+ 4	+ 5
R.F.A.	+ 5	+ 8	+ 3	+ 13
Italie	+ 6	+ 4,5	— 4	+ 3
Hollande ...	+ 5,5	+ 5,5	(—)	+ 12

Source : National Institute Economic Review, août 1962, p. 30.

Ainsi, pour la période 1958-1961, l'accroissement de la productivité du travail aux U.S.A. a été plus importante que dans les pays de la C.E.E., à l'exception de la France. A la même époque, les salaires horaires des pays de la C.E.E. se sont élevés plus rapidement et dans certains cas même beaucoup plus rapidement. Le caractère compétitif des salaires américains peut même être caractérisé par

le plus bas coût par unité produite enregistré depuis 1960.

Il est indiscutable que la position compétitive des Etats-Unis continue à être assez caractérisée en dépit du déclin de ceux-ci sur le marché mondial. Si nous excluons la dévaluation du dollar, la seule façon de lutter contre ces tendances inflationnistes est d'appliquer une rigoureuse politique anti-inflationniste : c'est-à-dire une politique qui maintiendra les salaires à leur niveau actuel et permettra aux produits américains de soutenir avec beaucoup plus de succès la compétition sur les marchés étrangers. Il s'agit de compétition non seulement en termes de prix et de crédit mais aussi de qualité et de durée. Quand des marchandises rivales s'équivalent, l'un quelconque de ces critères peut décider de la vente.

Le temps est venu pour les Etats-Unis, s'ils veulent participer à l'essor de l'Europe, de repenser leur politique et de négocier sans aucun retard supplémentaire les nécessaires abaissements ou suppressions de droits de douane. Tout retard pourrait être grave et coûter très cher. Une éventuelle fusion de la plupart des pays de l'A.E.L.E. et de ceux de la C.E.E. pourrait conduire à une puissance économique capable de dominer la scène internationale. Le contre-coup d'une telle union sur le commerce des Etats-Unis serait même plus grave qu'on ne le pense étant donné qu'elle élargirait l'application de la zone des tarifs préférentiels en Europe et par conséquent étendrait la portée de la discrimination que subiraient éventuellement les non-européens.

Une partie importante des exportations des Etats-Unis vers le marché commun consiste en matières premières, combustibles et produits chimiques qui, en y ajoutant les produits alimentaires, forment 69 % de nos exportations. Cet avantage « provisoire » est considéré comme dû à l'insuffi-

TABLEAU VI
COMPOSITION ET RÉPARTITION DES EXPORTATIONS DES ETATS-UNIS VERS L'A.E.L.E. ET LE MARCHÉ COMMUN EN 1959
(valeur en millions de dollars)

Nature	A.E.L.E.		C.E.E.		Total	
	Montant	%	Montant	%	Montant	%
Nourriture, boisson, tabac	460	33	475	20	935	25
Matériaux pilotes, combustibles, graisses et produits dérivés de la pétrochimie	414	30	1.164	49	1.578	42
Machines, appareils de transport et autres objets manufacturés	499	37	713	30	1.212	32
Divers	5	(1)	12	(1)	17	(1)

(1) Moins de 1 %.

Source : O.E.C.E., Commerce extérieur, série IV, 1958.

sance des ressources locales par rapport aux besoins de consommation de la C.E.E. Depuis janvier 1962 néanmoins, les pays de la C.E.E. se sont mis d'accord sur un programme de politique agricole commune qui contribuera éventuellement à en renforcer l'économie et l'efficacité. Qui plus est, la C.E.E. va créer un fonds agricole pour subventionner à l'exportation les agriculteurs qui s'efforcent de rendre leurs exploitations compétitives. Dans ces conditions, les exportations agricoles des Etats-Unis souffriront et cela se répercutera peut-être sur les producteurs américains. Il est possible que cette atteinte s'aggrave lors de l'admission (dans le C.E.E.) du Royaume-Uni, de la Norvège et d'autres pays de l'A.E.L.E. qui importent au total 63 % des objets sus-mentionnés.

La dernière catégorie importante des exportations des Etats-Unis est composée de machines, appareils de transport et autres produits manufacturés qui souffrent dans leur compétition avec les productions européennes similaires, de tarifs douaniers défavorables.

Jusqu'à ce que de substantielles réductions de droits aient été négociées, le meilleur espoir des exportations des Etats-Unis pour éviter les discriminations, réside dans l'établissement de la part de l'Europe d'une réglementation économique souple à l'égard des Etats-Unis (tableau VII). A défaut d'avantages tarifaires, les fabricants américains bénéficieront à la fois de prix de revient unitaires moindres et de l'expansion de ce marché. En tout cas, les investissements directs des Etats-Unis en Europe occidentale se sont accrus de façon très importante ces dernières années.

Comme on peut le voir sur le tableau VII les investissements des Etats-Unis dans le cadre du

TABLEAU VII
INVESTISSEMENTS DIRECTS DES ETATS-UNIS
EN EUROPE OCCIDENTALE 1953-1959
(Valeur en millions de \$)

Pays	1953	1959	Taux d'accroissement
C.E.E.			
Belgique-Luxembourg .	108	210	194,4
France	304	632	257,9
R.F.A.	276	795	288,0
Italie	95	313	329,4
Hollande	125	244	195,2
Total	908	2.194	241,6
A.E.L.E.			
Autriche		pas de réponse	
Danemark	36	48	133,3
Portugal		pas de réponse	
Norvège	37	62	167,5
Suède	74	125	168,8
Suisse	31	158	509,7
Royaume-Uni	1.131	2.475	218,8
Total	1.309	2.868	219,1
Total C.E.E. et A.E.L.E.	2.369	5.300	223,7

Source : Département du Commerce, Survey of Current business.

Marché Commun s'accroissent davantage que dans le cadre de l'A.E.L.E. Le volume et la répartition de tels investissements pourraient changer pratiquement selon que se réalisera ou non la fusion des deux unions commerciales, ou que celles-ci conclueront sur une base de réciprocité avec des partenaires non membres des accords prévoyant

réduction des droits de douane et élargissement des contingents ; à moins que, contrairement à ce qui paraît actuellement vraisemblable, les deux

blocs ne deviennent des rivaux commerciaux acharnés.

CONCLUSION

En résumé, l'attention est centrée sur les problèmes de balance des comptes des Etats-Unis et sur la menace de mesures discriminatoires de la part de l'étranger à l'égard du dollar. La réponse qui tend à se dégager est que la compétition est une condition *sine qua non* de la croissance.

Il faut que les Etats-Unis soutiennent le défi. C'est le moment de regagner le terrain perdu sur le marché mondial. L'essor de l'Europe nous en offre la possibilité.

Nul ne discute que le renforcement économique de l'Europe occidentale ne soit la conséquence naturelle d'une politique étrangère américaine réussie. C'est à cause de ce succès et des difficultés actuelles de la balance des paiements que la politique économique constitue un sujet de croissante préoccupation. La libéralisation de la politique

commerciale nécessitera, comme on l'a vu, une énergique réduction des barrières et obstacles divers, réduction qui dans de nombreux cas s'effectuera au préjudice d'intérêts de groupes. Dans un système économique en bon fonctionnement, l'équilibre entre les diverses branches de l'industrie est perpétuellement modifié. Certaines en expansion s'accroissent, d'autres immobiles regressent. Du point de vue de la société, la question importante c'est : toutes les ressources de l'économie sont-elles utilisées à plein et efficacement ?

Si on n'est pas capable de soutenir le défi, on reviendra au protectionnisme. Dans un combat sans merci contre le bloc communiste, combat dont l'enjeu est la survie, et étant donné l'impossibilité de rivaliser avec les salaires asiatiques, la survie comporte essentiellement l'entretien de bonnes relations avec la C.E.E.

LA PRÉFÉRENCE COMMUNAUTAIRE

Essai de détermination des éléments de préférence communautaire dans les règlements portant organisation commune des marchés agricoles

Xavier SCHERLE

Les règlements agricoles édictés par la C.E.E. ont affirmé dans le secteur agricole le principe de la préférence communautaire retenu dans le Traité de Rome, principe qui doit permettre un élargissement progressif des échanges agricoles intra-communautaires.

Les dispositions de ces règlements afférentes à l'application pratique de ce principe font l'objet de certaines critiques aussi bien de la part des pays tiers que de celle des Etats membres. Les uns estiment que le cumul de plusieurs de ces dispositions renforce la préférence communautaire au-delà d'un niveau raisonnable et risque d'avoir une incidence négative sur les courants d'échanges avec les pays tiers. D'autres par contre déclarent que ces dispositions ne sont pas suffisantes pour développer, comme les auteurs du Traité l'avaient envisagé, les échanges intracommunautaires ; à ce sujet, la stagnation relative des ventes de céréales françaises vers les Etats membres de la C.E.E. est le plus souvent citée.

L'objet de la présente étude est d'apporter une brève contribution à l'ensemble des problèmes soulevés par la préférence communautaire dans le secteur de l'agriculture.

LES éléments essentiels qui paraissent devoir être pris en considération dans le cadre d'une telle étude sont ceux qui résultent des dispositions relatives à l'application du système des prélèvements et des restitutions en ce qui concerne les organisations de marchés qui prévoient un tel sys-

tème. Pour les produits dont l'organisation ne prévoit pas un tel système, il semble que n'existe, en règle générale, que les dispositions générales du Traité. Une situation particulière paraît néanmoins devoir être réservée à l'organisation du marché de la viande bovine.

I. — PRODUITS INTERESSES PAR LE REGIME DES PRELEVEMENTS

Le régime de prélèvements adopté pour le secteur des céréales, du riz, de la viande porcine, des œufs, de la viande de volaille et des produits laitiers et prévu pour le secteur du sucre, remplacent toutes les différentes mesures nationales de protection à la frontière. Les prélèvements dominent la politique commerciale vis-à-vis des pays tiers tant pendant la période de transition que pendant le stade du marché unique. Afin de maintenir en faveur des Etats membres, la préférence

qui découle de l'application du Traité, le montant des prélèvements intracommunautaires est fixé à un niveau moins élevé que celui vis-à-vis des pays tiers.

A cela on doit ajouter, selon certains, que la possibilité des restitutions à l'exportation constitue également un élément essentiel de la préférence communautaire.

Il y a tout lieu de considérer que le rapprochement vers un niveau commun des prix est un au-

tre élément de cette préférence, car il accélère la réalisation d'un vaste marché intérieur englobant l'ensemble des Etats membres de la C.E.E.

En ce qui concerne les *céréales, le riz, les produits laitiers et probablement aussi le sucre*, c'est l'application du « montant forfaitaire » qui est l'élément essentiel de la préférence en faveur des Etats membres puisqu'il assure à tous moments un traitement plus favorable aux produits communautaires qu'aux produits étrangers. En effet, il est appliqué, lorsque l'importation provient d'un Etat membre, un abattement forfaitaire au montant du prélèvement. Ainsi le prélèvement intracommunautaire est moins fort que celui appliqué pour le même produit lorsqu'il provient d'un pays tiers.

Pour ce qui est de la *viande porcine, des œufs et de la viande de volaille*, il est coutume de dire que cette préférence est de 7 %. En effet, un des trois composants du prélèvement à l'égard des pays tiers est un pourcentage qui va en croissant, commençant à 2 % pour atteindre en 1970 7 %.

II. — PRODUITS SOUMIS AU REGIME GENERAL DU TRAITE

Il s'agit essentiellement des produits spécialisés : fruits, légumes et vins, et dans une certaine mesure de la viande bovine. La préférence communautaire se traduit par le jeu de la démobilitation tarifaire et contingentaire ainsi que par le rapprochement vers le tarif extérieur commun.

Pour les *fruits et légumes*, il semble possible d'ajouter, comme élément de cette préférence, l'application de normes communes de qualité, car c'est la qualité qui conditionne la libéralisation du commerce intracommunautaire de ces produits, ainsi que la possibilité d'appliquer certaines mesures de sauvegarde spécifiques aux importations en provenance des pays tiers.

En ce qui concerne les *vins*, on peut considérer comme élément de la préférence communautaire, l'ouverture en 1962 et depuis l'élargissement des contingents d'importation des vins par la France, l'Italie et l'Allemagne.

Enfin, pour ce qui est de la *viande bovine* la pré-

férence dans ces secteurs a été largement influencée, notamment en ce qui concerne les volailles, par l'application du système des restitutions à l'exportation. Il paraît enfin que l'on peut affirmer que la préférence communautaire s'exprime encore dans l'évolution en cours des deux éléments des prélèvements intracommunautaires :

— le premier, correspondant à la différence dans le coût de l'alimentation entre le pays importateur disparaît au fur et à mesure que les prix des céréales des six pays se rapprochent pendant la période transitoire ; d'où l'importance du plan Mansholt en ce qui concerne un niveau commun des prix des céréales pour la préférence communautaire ;

— le deuxième, basé soit sur des prix de référence (viande porcine) soit sur les droits de douane appliqués avant l'entrée en vigueur des règlements (œufs, volaille), est réduit chaque année de 2/15^e pour disparaître également le 1^{er} janvier 1970.

férence communautaire est complétée — et renforcée pendant les mois d'intervention sur les marchés — par la possibilité de percevoir un prélèvement additionnel, le seuil de déclenchement de cette perception par rapport au niveau du prix d'orientation étant fixé au-dessus de ce prix en ce qui concerne les importations en provenance des Etats tiers et au-dessous de ce prix en ce qui concerne les importations en provenance des Etats membres.

*
**

L'expérience récente ne permet pas encore de tirer des conclusions suffisamment probantes et chiffrées de l'efficacité des éléments de préférence communautaire contenus dans les règlements agricoles. L'ouverture des marchés a certes amené une augmentation des positions concurrentielles, mais elle est restée soumise à la nécessité d'établir graduellement des conditions concurrentielles non faussées.

LES BUDGETS DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES DE BRUXELLES

L'évolution des budgets des Communautés européennes de Bruxelles traduit, pour une large part, l'évolution structurelle, administrative et même politique de ces institutions.

Le présent article a pour objet d'indiquer les principes et les caractères généraux des mécanismes budgétaires ainsi que de donner des précisions sur les principales dépenses et leur évolution.

ALORS que les Communautés tendent à prendre davantage d'importance sur le plan européen et international et que se développent leurs compétences, ainsi leurs services et leurs budgets s'étoffent et se diversifient.

C'est ainsi qu'à côté des deux Commissions, du Secrétariat des Conseils, de l'Assemblée Parlementaire européenne, de la Cour de Justice et du Comité économique et social, prévus par les Traités de Rome, sont apparus le Service juridique, l'Office statistique et le Service de presse et d'information. Plusieurs de ces organes — Secrétariat des Conseils, Cour de Justice, Assemblée, Service juridique, Office statistique et Service de presse —

sont d'ailleurs communs aux deux Communautés de Bruxelles et à celle de Luxembourg.

Tous se caractérisent par une expansion continue des crédits mis à leur disposition : de 1960, première année « normale » de fonctionnement de ces institutions, à 1964, les budgets des Communautés européennes de Bruxelles ont plus que doublé en volume (1), passant de 78.737.000 à 166.255.000 unités de compte (2) en crédits de paiement.

Avant d'examiner ces budgets — qui comprennent des crédits de fonctionnement et des crédits opérationnels — il convient de rappeler brièvement les principes qui les inspirent et les règles auxquelles ils obéissent.

I. — PRINCIPES ET CARACTERES GENERAUX

Les Traités de Rome, instituant le Marché Commun et l'Euratom, ont prévu que ces institutions ont pour mission de promouvoir un développement harmonieux des activités économiques et scientifiques dans l'ensemble de la Communauté, ainsi que de contribuer à l'élévation du niveau de vie dans les Etats membres et à l'accroissement des échanges avec les autres pays.

Les moyens financiers pour réaliser ces objectifs sont accordés aux « Exécutifs européens » — les deux Commissions du Marché Commun et de l'Euratom — par les Conseils des Ministres, autorité budgétaire des communautés. En effet, contrairement aux pratiques nationales, l'Assemblée parlementaire européenne ne dispose que de pouvoirs consultatifs. Ce sont les Conseils qui établissent

et arrêtent souverainement les budgets de chaque institution ou service. Ceux-ci, sous la responsabilité des Commissions et conformément aux dispositions des règlements financiers, gèrent les crédits qui leur sont ouverts par les Conseils. Les Commissions sont tenues de rendre compte aux Conseils et sont soumises au contrôle d'une commission de vérification.

La procédure budgétaire prévue par les Traités de Rome et organisée par les règlements financiers s'apparente cependant aux procédures suivies dans chacun des Etats membres : les Commissions, jouant le rôle de pouvoir « exécutif », présentent aux Conseils, organe « législatif », leurs proposi-

(1) v. tableau annexe n° 1. — Crédits de paiement, page 181.

(2) En fait, le dollar.

tions de recettes et de dépenses. Celles-ci, dominées par la règle de l'universalité, sont étudiées par le Comité budgétaire, qui formule des recommandations au Comité des représentants permanents, émanation des Conseils. La décision finale appartient à ces derniers, qui doivent, avant d'arrêter les budgets des Communautés, consulter l'Assemblée parlementaire européenne.

Une telle procédure, qui peut sembler assez lourde, s'explique par l'ampleur des moyens financiers mis à la disposition des Commissions. Elle se justifie également par le fait que les Etats membres financent eux-mêmes, sur leurs propres budgets, la quasi totalité des dépenses du Marché

Commun et de l'Euratom. Contrairement à la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier, les Communautés de Bruxelles n'ont en effet que des ressources propres très limitées : c'est ainsi que, abstraction faite des emprunts que les Commissions pourraient contracter le cas échéant, les recettes prévues pour 1964, — autres que les contributions des Etats membres — n'atteignent pas 4 millions d'unités de compte, soit à peine plus de 2 % du montant de leurs dépenses.

Par nature, ces dépenses peuvent être classées en deux catégories :

- dépenses de fonctionnement ;
- dépenses d'intervention.

II. — LES BUDGETS DE FONCTIONNEMENT

Les budgets de fonctionnement des Communautés de Bruxelles comprennent d'une part les dépenses nécessaires à la marche des services, — personnel, loyers, matériel, équipement, entretien, publications, télécommunications, transports, frais de réunion, etc... — et d'autre part les recettes pour leur financement.

A côté de la règle de l'universalité, commune à tous les budgets des Communautés, les budgets de fonctionnement obéissent à la règle de l'annualité et à celle de la non affectation des recettes aux dépenses.

Les crédits de fonctionnement ouverts aux Communautés européennes de Bruxelles pour 1964 s'élèvent au total à 58 millions d'unités de compte (3), soit 34,88 % de l'ensemble des crédits de paiement (de fonctionnement et opérationnels) mis à leur disposition.

La part des dépenses de personnel (traitements, indemnités, charges sociales, contribution au régime de pensions, etc...) dans les dépenses totales de fonctionnement est variable d'une institution à l'autre, compte tenu des tâches propres à chacune d'elles. C'est ainsi par exemple que les dépenses de personnel atteignent 67,5 % au Marché Commun, 66,1 % à l'Euratom, 46,1 % à l'Office statistique, 79,4 % au Service juridique, la moyenne pour toutes les institutions s'établissant à 65,72 % (4).

L'importance de ces crédits de personnel s'explique en partie par l'extension des attributions et des services des Communautés.

Il est incontestable en effet que la préparation, l'élaboration et l'application de la politique agricole commune conduisent à renforcer les effectifs de la Commission du Marché Commun. De même, la mise en place d'un régime des ententes suppose la présence d'agents déjà spécialisés dans ce domaine. La réalisation d'une union douanière implique un effort plus poussé dans le domaine tarifaire et pour la suppression des entraves d'une autre nature.

Mais des tâches anciennes disparaissent, dont il n'est pas toujours tenu suffisamment compte lors de l'établissement des tableaux d'effectifs, car l'achèvement de certains travaux devrait permettre de procéder à une meilleure répartition du personnel entre les différents services. D'ailleurs, le problème de la rationalisation des administrations des Communautés, posé depuis plusieurs années, est aujourd'hui dominé par la perspective de la fusion des exécutifs européens — (commissions du Marché Commun et de l'Euratom et Haute Autorité de la C.E.C.A.) —. Une telle opération ne pourra en effet manquer d'avoir des incidences importantes sur l'organisation administrative et structurelle des institutions.

Une réorganisation d'ensemble des services de l'Euratom et du Marché Commun serait plus nécessaire que la croissance, dans certains cas, anarchique, des effectifs du personnel, ainsi que l'évolution de la pyramide des emplois donnent parfois l'impression que ces institutions considèrent que « la fonction est faite pour le fonctionnaire » et non « le fonctionnaire pour la fonction ». Une telle conception, que paraît avoir renforcée la mise

(3) V. tableau annexe n° II, page 180.

(4) V. tableau annexe n° III, page 181.

en application, en 1962, du statut des fonctionnaires, est évidemment préjudiciable non seulement à la bonne marche des Services mais également au « prestige » des Communautés. Certains organismes ont même tendance à estimer que le statut fait obligation aux Conseils de créer des emplois nouveaux uniquement pour permettre de faciliter des promotions individuelles.

Or, les effectifs budgétaires du personnel administratif des Communautés s'élèvent déjà à 4.869 pour 1964. Le tableau annexe n° IV (page 182) retrace, année par année, l'évolution des effectifs de chaque institution ou service qui, en moyenne, ont augmenté de plus de 50 % de 1960 à 1964.

Une telle « inflation » de personnel dévalorise la fonction et a pour conséquence une inflation

corrélative des crédits de l'espèce, dont le taux d'accroissement est d'ailleurs supérieur au taux d'accroissement des effectifs, car il tient compte des majorations de traitement et des augmentations dues aux promotions et aux avancements. Ainsi, de 20.922.500 unités de compte en 1960, les crédits de personnel ont passé à 37.119.760 unités de compte pour 1964, soit un accroissement de 77,4 %. Il convient de rapprocher ce taux de celui de l'accroissement des autres dépenses de fonctionnement qui s'établit à 71,2 % (5).

Par la masse des autres dépenses qu'elle entraîne, l'augmentation des effectifs freine les majorations de rémunérations et nuit aussi, indirectement, au financement des « budgets opérationnels ».

III. — LES BUDGETS D'INTERVENTION

Les « budgets opérationnels » regroupent les crédits destinés, soit au financement de dépenses spéciales nécessaires à la réalisation des objectifs spécifiques du traité instituant le Marché Commun, soit à l'exécution du programme de recherches d'Euratom.

Le traité de Rome, instituant le Marché Commun, a prévu la création d'un « Fonds social européen », qui a pour mission de « promouvoir, à l'intérieur de la Communauté, les facilités d'emploi et la mobilité géographique et professionnelle des travailleurs ». Le Fonds couvre 50 % des dépenses consacrées, par les Etats membres ou des organismes de droit public, à la rééducation professionnelle, à la reconversion et à la réinstallation des travailleurs. Le concours du Fonds est, naturellement, subordonné à certaines conditions. Mais, une fois les dossiers agréés par la Commission du Marché Commun, l'intervention du Fonds est automatique.

Ses ressources proviennent exclusivement des contributions des Etats membres, et ses dépenses revêtent, étant donné sa nature, un caractère largement obligatoire.

Le tableau VI (page 181) indique l'évolution des crédits mis, depuis 1959, à la disposition du Fonds social européen, dont l'action s'exerce de manière discrète mais efficace.

D'autre part, la mise en œuvre de la politique agricole commune implique que la Commission dispose de crédits importants pour assurer le financement de ses interventions. Tel est l'objet du

« Fonds européen d'orientation et de garantie agricole ». Toutefois, les difficultés survenues à l'occasion de l'interprétation du règlement créant le Fonds, n'ont pas encore permis de le doter des crédits nécessaires, que la Commission du Marché Commun a estimés à 25.400.000 unités de compte pour 1964. En fait, cette somme apparaît nettement insuffisante.

A côté des fonds que gère ou va gérer la Commission du Marché Commun (6), l'Euratom intervient dans la vie économique et scientifique de la Communauté par son budget de recherches.

Afin de lui permettre d'accomplir sa mission dès sa création, le traité de Rome avait fixé à 215 millions d'unités de compte le montant des crédits susceptibles d'être mis à la disposition d'Euratom au titre d'un premier « programme quinquennal », couvrant la période 1958-1962. Toutefois, la Commission ne pouvait disposer librement de cette somme, le Conseil étant seul habilité par le traité à décider des ouvertures de crédits annuelles nécessaires à l'exécution du programme.

En vue d'éviter les inconvénients qui auraient résulté de l'application rigoureuse de la règle de l'annualité pour le financement de travaux et de recherches s'échelonnant sur plusieurs années, le

(5) V. tableau annexe n° V, page 181.

(6) Il convient de mentionner, pour mémoire, le Fonds européen de développement des pays et territoires d'outre-mer. Bien que ne faisant pas partie du budget de la Commission du Marché Commun, il mobilise néanmoins des sommes importantes, financées essentiellement par des contributions des six pays de la Communauté (voir tableau annexe n° VII, page 183).

Conseil a adopté la formule des crédits d'engagement et des crédits de paiement (7), le reliquat des crédits d'engagement ouverts au titre d'un exercice donné étant automatiquement utilisable pour l'exercice suivant.

En pratique, la souplesse du système adopté par le Conseil a donné satisfaction et la Commission n'a jamais été gênée dans la réalisation du premier programme. C'est ainsi que, à la fin de la période d'exécution de ce programme, le total des engagements contractés demeurait inférieur de plus de 20 millions d'unités de compte aux crédits du programme (soit 215 millions), bien que le montant cumulé des crédits d'engagement autorisés par le Conseil ait dépassé le « plafond » fixé par le traité. Cette contradiction apparente entre la somme des crédits ouverts, année par année, et le montant global des engagements contractés de 1958 à 1962, correspondant aux virtualités de réalisation du programme, s'explique à la fois par le fait que la Commission, surtout dans la « phase de démarrage », n'a pu consommer tous les crédits ouverts, et par la procédure des reports automatiques de crédits d'engagement (8).

De manière à permettre la poursuite des objectifs fixés par le traité d'Euratom, le Conseil a adopté, en 1962, un deuxième programme quinquennal. Celui-ci s'élève à 425 millions d'unités de compte, auxquels il convient d'ajouter le solde des

crédits d'engagement du premier programme, soit 20.500.000 unités de compte. Pour la période 1963-1967, Euratom pourra ainsi disposer de 445 millions d'unités de compte, les effectifs des personnels rémunérés sur le budget de recherches étant susceptibles d'atteindre 3.200 en fin de programme (9).

Il convient d'ailleurs de remarquer que les dépenses de nature administrative (personnel et immeubles) ont tendance à prendre relativement plus d'importance par rapport aux crédits de recherche proprement dits (10), et grèvent ainsi lourdement les possibilités de réalisation du programme.

Or, dès le début de la deuxième année d'exécution du second programme quinquennal, il semble certain que le « plafond » de 445 millions d'unités de compte ne pourra pas être respecté si l'on entend sauvegarder les réalisations d'Euratom, et, à plus forte raison, élargir ses domaines d'activités. En effet, au rythme d'ouverture des crédits d'engagement pour les exercices 1963 et 1964 (11), le montant du deuxième programme serait dépassé d'au moins 30 millions d'unités de compte.

En tout état de cause, le montant global des crédits mis à la disposition d'Euratom, au titre des deux premiers programmes — 1958-1967 — s'élèverait à 640 millions d'unités de compte au minimum.

EN CONCLUSION

Il n'est pas une délégation auprès du Marché Commun et de l'Euratom qui n'exprime le souci de son Gouvernement de voir cesser l'inflation des dépenses des Communautés. Mais, si aucune ne se refuse à admettre qu'il convient, d'une part de réaliser toutes les économies possibles, d'autre part d'établir et de respecter effectivement un plan de priorités, bien peu se montrent disposées à mettre en œuvre les moyens susceptibles d'atteindre ce double objectif.

Pourtant, il apparaît nécessaire de changer certaines méthodes contestables, d'abandonner des pratiques peu rentables, de rationaliser la gestion et le contrôle administratifs et financiers. La dispersion qui caractérise l'attribution des ressources entraîne en outre une augmentation considérable des frais généraux. Cette dispersion n'est d'ailleurs souvent que la conséquence de la multiplica-

tion des conférences et des réunions, du foisonnement des publications et des centres d'information, des exigences des Etats eux-mêmes.

Il serait indispensable de poursuivre la réorganisation des services, de rationaliser les méthodes de travail des institutions des Communautés européennes et d'introduire les notions de plan ou de comptabilité économique dans leur gestion. Les Conseils ne pourront vraiment se prononcer, en pleine connaissance de cause, sur l'opportunité des ouvertures de crédits demandés, que lorsqu'ils seront réellement en mesure d'apprécier, à la fois les projets de budget, les programmes acceptés, l'ordre des priorités retenues. La fusion envisagée des « exécutifs » européens devrait être à la fois l'occasion et le moyen de réaliser ces objectifs.

(7) V. tableau annexe n° VI, page 181.

(8) V. tableau annexe n° VIII, page 183.

(9) V. tableau annexe n° IX, page 184.

(10) V. tableau annexe n° X, page 184.

(11) V. tableau annexe n° VIII, page 183.

ANNEXES

TABLEAU II. — EVOLUTION DES CRÉDITS DES BUDGETS DE FONCTIONNEMENT DES COMMUNAUTÉS
EUROPÉENNES DE BRUXELLES DE 1958 A 1964 (1)
(en unités de compte A.M.E.)

Années	C.E.E. (2)	C.E.E.A.	A.P.E.	Conseils	Comité économique et social	Commission de contrôle	Cour de justice	Service juridique	Office statistique	Service de presse et d'information	Ensemble
1958	8.682.440	3.162.000	2.729.400	1.847.340 (3)	—	—	226.500	—	—	—	16.647.680
1960	17.076.560 (4)	5.620.000 (4)	3.685.500	3.331.860 (3)	—	—	972.200	—	—	—	30.686.120
1960	15.892.000	5.361.850	3.717.220	2.623.000	597.100	130.000	1.202.000	935.000	1.550.900	1.900.000	33.909.070
1961	18.761.940	5.390.000	4.636.000	2.905.900	714.960	112.000	1.092.000	1.040.260	1.918.400	1.962.280	38.533.740
1962	23.557.820	5.783.620	5.011.220	4.386.000	710.740	122.000	1.111.500	1.136.880	2.372.320	2.817.200	47.009.300
1963	27.454.390	6.744.100	5.617.800	5.019.450	839.020	135.200	1.265.440	1.355.300	3.145.900	2.880.800	54.457.400
1964	28.661.620	7.503.530	5.975.390	5.317.940	998.020	152.000	1.331.860	1.501.720	3.439.240	3.175.620	58.056.940
% d'accrois- sement 1964/1960	+ 80,3 %	+ 39,9 %	+ 60,7 %	+ 102,7 %	+ 67,1 %	+ 16,9 %	+ 10,9 %	+ 60,6 %	+ 121,8 %	+ 67,1 %	+ 71,2 %

(1) Les crédits autorisés au 1^{er} janvier de chaque année peuvent, en cours d'année, faire l'objet de renforcement par voie de budgets supplémentaires.

(2) Non-compris le fonds social européen, le fonds d'orientation et de garantie agricole, le fonds européen de développement.

(3) Y compris le comité économique et social et la commission de contrôle qui n'avaient pas encore de budget propre.

(4) Y compris les services communs, qui n'avaient pas encore de budget propre (service juridique, office statistique, service presse et information).

TABLEAU I. — EVOLUTION DES CRÉDITS BUDGÉTAIRES
GLOBAUX DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES
DE BRUXELLES DE 1958 A 1964
(en unités de compte A.M.E.)

Années	Ensemble des crédits budgétaires de toutes les institutions dépendant des Communautés	
	Crédits d'engagement	Crédits de paiement
1958	21.647.680	19.647.680
1959	95.706.120	69.206.120
1960	94.337.070	78.737.070
1961	143.583.740	111.383.740
1962	149.082.700	134.817.900
1963	168.161.400	147.651.400
1964	175.974.800	166.254.800
1964/1960	+ 86,5 %	+ 111,1 %

TABLEAU III. — CRÉDITS DE PERSONNEL DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES DE BRUXELLES.
TITRE I DES BUDGETS DE FONCTIONNEMENT 1964
(en unités de compte A.M.E.)

Institution du service	Ensemble des crédits de fonctionnement autorisés pour 1964	Crédits de personnel	Autres crédits de fonctionnement	% des crédits de personnel par rapport à l'ensemble des crédits de fonctionnement
— C.E.E.	28.661.620	19.365.980	9.295.640	67,5 %
— C.E.E.A.	7.503.530	4.962.170	2.541.360	66,1 %
— Assemblée	5.975.390	3.929.750	2.045.640	65,9 %
— Conseils	5.317.940	3.486.300	1.831.640	65,5 %
— Comité économique et social ..	998.020	575.540	422.480	57,6 %
— Commission de contrôle	152.000	134.300	17.700	88,3 %
— Cour de justice	1.331.860	756.580	575.280	56,7 %
— Service juridique	1.501.720	1.193.760	307.960	79,4 %
— Office statistique	3.439.240	1.588.620	1.850.620	46,1 %
— Presse et information	3.175.620	1.126.760	2.048.860	35,4 %
— Ensemble	58.056.940	37.119.760	20.937.180	65,72 %

TABLEAU V. — EVOLUTION DES CRÉDITS
DE FONCTIONNEMENT ET DES DÉPENSES DE PERSONNEL
DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES DE BRUXELLES
1960-1964 (en unités de compte).

Années	Ensemble des crédits de fonc- tionnement	Crédits de personnel	Autres crédits de fonction- nement
1960	33.909.070	20.922.500	12.986.570
1964	58.056.940	37.119.760	20.937.760
Différence	+ 24.147.870	+ 16.197.260	+ 7.951.190
% d'accrois- sement	+ 71,2 %	+ 77,4 %	+ 61,2 %

TABLEAU VI. — EVOLUTION
DES CRÉDITS « OPÉRATIONNELS »
DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES DE BRUXELLES,
DE 1958 à 1964 (en unités de compte A.M.E.)

Années	Fonds social européen (C.E.E.)	Budget de recherches d'Euratom	
		Crédits d'engagement	Crédits de paiement
1958	—	5.000.000	3.000.000
1959	10.020.000	55.000.000	28.500.000
1960	10.048.000	50.380.000	34.780.000
1961	20.000.000	85.050.000	52.850.000
1962	29.027.400	73.046.000	58.781.200
1963	17.818.000	95.886.000	75.376.000
1964	23.197.860	94.720.000	85.000.000

TABLEAU IV. — EVOLUTION DES EFFECTIFS BUDGÉTAIRES AU 1^{er} JANVIER DE CHAQUE ANNÉE DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES DE BRUXELLES, DE 1959 A 1964
(Budgets de fonctionnement annuels) (1)

Années	Caté- gories	Institution ou service										Ensemble
		C.E.E.	C.E.E.A.	A.P.E.	Secré- ariat des Conseils	Comité Econo- mique et Social	Commis- sion de Contrôle	Cour de Justice	Service Juridique	Office Statist- ique	Service de Presse et d'In- formation	
1959	A	400	164	65	68	29		18				715
	B	336	61	45	27			17				486
	C	604	181	158	131			37				1.111
	L	140	44	49	28			8				269
	Total	1.480	450	317	254	29	—	80	—	—	—	2.610
1960	A	497	188	64	68	8	2	17	49	52	84	945
	B	361	71	49	27	6	6	18	5	45		588
	C	708	198	156	131	23	2	42	35	32		1.327
	L	140	43	48	38	5	—	10	—	—		284
	Total	1.706 + 15,2 %	500 + 11,1 %	317 —	264 —	42 + 44,8 %	10 —	87 + 8,7 %	89 —	129 —	84 —	3.228 + 23,2 %
1961	A	537	167	71	72	11	2	17	52	58	38	1.025
	B	389	89	50	30	10	6	16	6	50	9	655
	C	780	251	211	156	30	2	44	38	34	43	1.589
	L	140	45	83	38	8	—	10	—	—	—	324
	Total	1.846 + 8,2 %	552 + 10 %	415 + 30,9 %	296 + 12,1 %	59 + 40,4 %	10 —	87 —	96 + 7,8 %	142 + 10 %	90 + 7,1 %	3.593 + 11,3 %
1962	A	547	160	71	76	11	2	18	53	62	37	1.037
	B	399	104	50	33	12	6	16	7	53	9	689
	C	820	289	211	165	31	2	48	41	38	40	1.685
	L	167	46	83	41	10	—	10	4	—	—	361
	Total	1.933 + 4,7 %	599 + 8,5 %	415 —	315 + 6,4 %	64 + 8,4 %	10 —	92 + 5,7 %	105 + 4,6 %	153 + 6,3 %	86 — 4,6 %	3.772 + 4,9 %
1963	A	653	179	86	83	12	4	18	62	74	42	1.213
	B	483	131	55	37	12	6	17	9	62	12	824
	C	1.006	313	234	228	37	3	48	46	43	43	2.001
	L	204	49	86	60	12	—	11	8	—	—	430
	Total	2.346 + 21,3 %	672 + 12,2 %	461 + 11,08 %	408 + 28,8 %	73 + 14 %	13 + 30 %	94 + 2,1 %	125 + 19 %	179 + 16,9 %	97 + 12,7 %	4.468 + 18,4 %
1964	A	698	179	86	85	13	4	18	64	80	45	1.272
	B	515	145	56	40	14	6	17	9	69	17	888
	C	1.088	295	214	239	39	3	35	48	49	48	2.058
	L	6	48	24	38	4	—	14	—	—	1	135
	Total	2.561 + 9,1 %	716 + 6,3 %	466 + 1,08 %	492 + 20,5 %	87 + 19,1 %	13 (—)	96 + 2,1 %	129 + 3,2 %	198 + 10,6 %	111 + 14,4 %	4.869 + 8,9 %
% d'accroissem ^t 1964/1960 ...		+ 50,1 %	+ 43,2 %	+ 47 %	+ 86,3 %	+ 107,1 %	+ 30 %	+ 10,3 %	+ 44,9 %	+ 54,2 %	+ 32,1 %	+ 50,8 %

(1) Ces effectifs peuvent faire, en cours d'année, l'objet de renforcement par la voie de budgets supplémentaires.

TABLEAU VII. — FONDS EUROPÉEN DE DÉVELOPPEMENT

Première convention (durée : 5 ans) : 581,25 millions d'unités de compte intégralement versés à raison de :

58,125 en 1958
72,656 en 1959
95,906 en 1960
130,781 en 1961
223,782 en 1962

Deuxième convention (durée : 5 ans, mais non encore ratifiée) : 800 millions d'unités de compte :

dont : 730 financés par les six États
(630 : aides non remboursables,
50 : prêts spéciaux)
et 70 financés par la Banque européenne d'investissements,
sous forme de prêts normaux.

Le montant des appels annuels de contributions sera déterminé par le Conseil, compte tenu de l'échéancier des besoins de trésorerie, à compter de la ratification de la 2^e convention.

TABLEAU VIII. — ÉVOLUTION DES CRÉDITS D'ENGAGEMENT ET DE PAIEMENT,
DU BUDGET DE RECHERCHES D'EURATOM, DE 1958 A 1964
(en unités de compte A.M.E.)

Programme et année	Engagements			Palements		
	Crédits ouverts	Engagements effectivement contractés	Crédits d'engagement subsistant par rapport aux crédits du programme	Crédits ouverts	Palements effectués	Crédits de paiement non utilisés par rapport aux crédits du programme
1 ^{er} programme	215.000.000	—	215.000.000	215.000.000	—	215.000.000
1958	5.000.000	452.238	214.547.762	3.000.000	448.897	214.551.103
1959	55.000.000	3.061.866	211.485.896	28.500.000	2.759.366	211.791.737
1960	50.380.000	30.736.163	180.749.733	34.780.000	12.534.917	199.256.820
1961	85.050.000	70.649.161	110.100.572	52.850.000	37.617.462	161.639.358
1962	73.046.000	89.600.000	20.500.572	58.781.200	57.509.811	104.129.547
Total	—	194.499.428	20.500.572	177.911.200	110.870.453	104.129.547
Solde 1 ^{er} programme	—	20.500.572	20.500.572	—	104.129.567	104.129.547 (1)
2 ^e programme	425.000.000 + 20.500.572 (2)	—	445.500.572	425.000.000	—	425.000.000
1963	95.886.000	105.000.000 (3)	340.500.572	75.376.000	68.000.000 (4)	357.000.000
1964	94.720.000	—	—	85.000.000	—	—
Total	190.606.000	—	—	166.376.000	—	—
Solde 2 ^e programme	254.894.572 (5)	—	—	264.624.000	—	—

(1) Il ne sera possible qu'ultérieurement de connaître le montant exact de la fraction de ces crédits subsistants reportés au II^e programme.

(2) Crédits du II^e programme + solde I^{er} programme.

(3) Prévisions de la commission y compris reports 1962.

(4) Prévisions de la commission, s'y ajoutent les prévisions de consommation des crédits reportés de 1962 sur 1963, soit 39 millions d'unités de compte. Le total de ces prévisions de paiement, soit 107 millions d'unités de compte, ne paraît pas réaliste.

(5) Pour les 3 dernières années — 1965, 1966, 1967 du II^e programme.

TABLEAU IX. — EVOLUTION DES EFFECTIFS BUDGÉTAIRES D'EURATOM
(Budget de recherches)

Année	Catégorie A	Catégorie B	Catégorie C	Catégorie D	Total A, B, C, D	Agents d'établissement	Total général
1958	—	—	—	—	—	—	(1)
1959	—	—	—	—	—	—	(1)
1960	—	—	—	—	—	—	634 (1)
1961	631	430	289	—	1.350	320	1.670
1962	711	510	314	—	1.535	375	1.910
1963	820	650	370	—	1.840	330	2.170
1964	930	703	361	6	2.000	405	2.405
Plafond II ^e Programme	—	—	—	—	—	—	3.200

(1) Aucun tableau d'effectifs n'était joint aux budgets de 1958 à 1960. Le chiffre de 634 pour 1960 correspond aux effectifs en fonction au 31 décembre 1960.

TABLEAU X. — EVOLUTION DES CRÉDITS DE NATURE ADMINISTRATIVE (PERSONNEL ET IMMEUBLES)
ET DES CRÉDITS DE NATURE OPÉRATIONNELLE (CENTRE COMMUN DE RECHERCHES, CONTRATS DE RECHERCHE
ETC...) DU BUDGET DE RECHERCHES D'EURATOM 1958 A 1964 (en unités de compte A.M.E.)

Année	Crédits de nature administrative		Crédits de nature opérationnelle		% des crédits de nature administrative par rapport aux crédits de paiement de nature opérationnelle	Total	
	Crédits d'engagement	Crédits de paiement	Crédits d'engagement	Crédits de paiement		Crédits d'engagement	Crédits de paiement
1958	3.350 (1)	3.350 (1)	4.996.650	2.996.650	1,1 %	5.000.000	3.000.000
1959	3.500.000	3.500.000	51.500.000	25.000.000	14 %	55.000.000	28.500.000
1960	5.500.000	5.500.000	44.880.000	29.280.000	18,7 %	50.380.000	34.780.000
1961	7.000.000	7.000.000	78.050.000	45.850.000	15,2 %	85.050.000	52.850.000
1962	14.947.200	14.947.200	58.098.800	43.834.000	34 %	73.046.000	58.781.200
1963	17.036.000	17.036.000	78.850.000	58.340.000	29,2 %	95.886.000	75.376.000
1964	20.852.000	20.852.000	73.868.000	64.148.000	32,5 %	94.720.000	85.000.000

(1) Dépenses réelles, le budget de 1958 ayant prévu une ouverture globale de crédits, sans répartition par chapitres.

CLAUSE DE SAUVEGARDE ET TAXES COMPENSATOIRES

Lazar FOCSANEANU

Professeur à l'Institut d'Etudes Politiques
de l'Université d'Aix-Marseille

Un arrêt du 18 février 1964, rendu sur recours préjudiciel par la Cour de Justice des Communautés Européennes, apporte une nouvelle et importante contribution à la compréhension de la clause générale de sauvegarde édictée par l'article 226 du Traité de Rome, que la Cour avait déjà interprété dans son arrêt du 17 juillet 1963, relatif à l'importation des réfrigérateurs italiens en France (V. Revue du Marché Commun, n° 62, octobre 1963, pp. 391-397).

I. — LES FAITS

PAR décision du 27 juillet 1960, notifiée aux parties, mais non publiée, la Commission de la C.E.E. avait autorisé la République fédérale d'Allemagne à frapper d'une taxe compensatoire de 18,25 florins par 100 kg, restant en vigueur jusqu'au 31 décembre 1960, l'importation en Allemagne de la pâte à fondant de provenance néerlandaise, à moins que les Pays-Bas n'appliquassent cette taxe à la sortie. La décision, prise à la demande de la République fédérale, a été par la suite plusieurs fois prorogée et modifiée. En vertu de cette décision de la Commission, le Ministre néerlandais de l'Agriculture et de la Pêche a imposé, le 3 août 1960, une taxe sur l'exportation de la pâte à fondant en vrac.

Un exportateur des Pays-Bas ayant refusé de payer la taxe, se vit décerner une note de taxation par l'autorité néerlandaise compétente. Contre cette note de taxation l'exportateur et le fabricant néerlandais de la pâte à fondant ont introduit des recours devant le College van Beroep voor het bedrijfsleven, un tribunal administratif de droit néerlandais, dont les décisions ne sont pas susceptibles de voies de recours.

Les moyens que les requérants faisaient valoir mettaient en jeu l'interprétation du Traité de Rome ou celle des décisions de la Commission. En conséquence, aux termes de l'article 177 du Traité, le College sursit à statuer sur les recours et demanda à la Cour européenne de rendre une déci-

sion préjudicielle portant sur les trois questions suivantes :

1° la décision litigieuse de la Commission autorisant la perception par la République fédérale d'Allemagne d'une taxe compensatoire sur l'importation de la pâte à fondant attribuait-elle en même temps, compétence au Gouvernement des Pays-Bas pour imposer une taxe équivalente sur l'exportation de ce produit ?

2° l'article 266 du Traité de Rome conférait-il à la Commission la compétence d'autoriser le Gouvernement des Pays-Bas à instituer une taxe compensatoire à l'exportation, alors que ce gouvernement ne l'avait pas demandé ?

3° a) les difficultés résultant exclusivement de l'application des règles impératives du Traité et notamment de la suppression des droits de douane pouvaient-elles donner lieu à l'application des mesures de sauvegarde prévues à l'article 226 du Traité ?

3° b) l'invalidité de la décision litigieuse pouvait-elle résulter d'autres motifs encore, tirés du droit des Communautés européennes et notamment du fait que la Commission aurait recouru à la procédure de l'article 226 du Traité de Rome afin de se soustraire aux exigences de l'article 235 ?

Devant la Cour européenne des mémoires où des conclusions ont été présentées par les requérants, le Ministère de la Pêche et de l'Agriculture des Pays-Bas, la Commission de la C.E.E. et le Gouvernement fédéral d'Allemagne.

II. — L'AUTORISATION IMPLICITE A PERCEVOIR DES TAXES COMPENSATOIRES

La décision de la Commission du 27 juillet 1960 n'autorisait pas, de manière expresse, le Gouvernement néerlandais à instituer une taxe sur l'exportation de la pâte à fondant. Elle autorisait le Gouvernement de la République fédérale d'Allemagne à instituer une taxe sur l'importation de ce produit, sauf dans le cas où les Pays-Bas appliqueraient un droit de même montant, à la sortie.

Devant le tribunal néerlandais, les requérants avaient émis des doutes quant à l'existence d'une autorisation effective habilitant l'Etat exportateur à imposer une taxe à l'exportation. Le problème fut déféré à la Cour par le Collège.

Dans son arrêt du 18 février 1964, la Cour a jugé que la décision de la Commission autorisait implicitement le Gouvernement néerlandais à prélever une taxe compensatoire sur l'exportation de la pâte à fondant. Tout en regrettant l'absence d'une autorisation explicite, la Cour estima que l'autorisation implicite était néanmoins valable et suffisante pour produire ses effets : « si une autorisation explicite, plus conforme aux exigences de la sécurité juridique, n'a pas été formulée dans les décisions, celles-ci n'en ont pas moins implicitement autorisé le Gouvernement néerlandais à prélever la taxe dont il s'agit ».

III. — POUVOIRS DE LA COMMISSION POUR AUTORISER L'IMPOSITION DE TAXES COMPENSATOIRES A L'EXPORTATION, NON DEMANDEES PAR L'ETAT BENEFICIAIRE

Aux termes de l'article 226, paragraphes 1 et 2, du Traité, « en cas de difficultés graves et susceptibles de persister... un Etat membre peut demander à être autorisé à adopter des mesures de sauvegarde ». « Sur demande de l'Etat intéressé, la Commission fixe les mesures de sauvegarde qu'elle estime nécessaires, en précisant les conditions et les modalités d'application ».

Devant leur tribunal national, les requérants firent valoir l'argument que l'article 226 ne donnait pas compétence à la Commission pour autoriser des mesures de sauvegarde au profit d'Etats membres qui ne connaissaient pas de difficultés et qui n'avaient pas sollicité l'autorisation de prendre de telles mesures.

Dans l'espèce, la Commission avait implicitement autorisé le Gouvernement néerlandais à prélever une taxe à l'exportation, sans que ce Gouvernement eût demandé l'autorisation implicite accordée par la Commission au Gouvernement néerlandais était valable.

Pour aboutir à cette conclusion, la Cour se fonda sur la considération que l'article 226.2 donnait pouvoir à la Commission de préciser « les conditions et les modalités d'application » des mesures de sauvegarde qu'elle estimait nécessaires. Dans ce but, déclare la Cour, « l'autorisation accordée à l'Etat demandeur d'adopter les mesures de sauvegarde qu'il a sollicitées peut être soumise à la condition que l'Etat dont un secteur d'activité économique est touché par ces mesures ne préfére les appliquer lui-même ».

Le pouvoir de la Commission de subordonner l'autorisation de taxes compensatoires grevant l'importation d'un produit à la condition que l'Etat exportateur n'institue pas des taxes équivalentes à l'exportation, est d'autant plus justifié, qu'aux yeux de la Cour, « la Commission doit faire usage des moyens qui comportent les effets les plus limités à l'égard de l'Etat dont un secteur d'activité économique est touché par les mesures autorisées ».

IV. — APPLICABILITE DE LA CLAUSE DE SAUVEGARDE EN CAS DE DIFFICULTES RESULTANT EXCLUSIVEMENT DE LA MISE EN VIGUEUR DES REGLES IMPERATIVES DU TRAITE

Aux termes de la première partie de la troisième question, il était demandé à la Cour de déclarer si des difficultés résultant exclusivement de l'application des règles impératives du Traité et notamment de la suppression des tarifs douaniers intérieurs pouvaient constituer les « difficultés » visées à l'article 226 et pouvaient, en conséquence, justifier l'autorisation de mesures de sauvegarde.

La Cour aurait pu éviter de répondre à cette question, car elle constate que, selon certains considérants non attaqués de la décision litigieuse, les difficultés existaient déjà avant la mise en application du Traité et n'ont été qu'aggravées du fait de la suppression des restrictions au commerce intérieur dans le marché commun. Il était donc inexact de dire qu'il s'agissait de difficultés résultant de la mise en vigueur des règles impératives du Traité.

tant uniquement de l'application du Traité. La question posée à la Cour devenait inutile pour la solution du litige.

Toutefois, les juges de Luxembourg n'ont pas voulu s'abriter derrière l'inutilité pour l'espèce de la question posée. Ils ont tenu à faire connaître leur point de vue juridique concernant l'interprétation de la notion de « difficultés », pour les cas où cette interprétation serait relevante.

L'arrêt du 18 février 1964 précise, en effet, que

*V. — APPLICABILITE DE LA CLAUSE DE SAUVEGARDE
EN CAS DE DIFFICULTES STRUCTURELLES.*

*DOMAINES RESPECTIFS D'APPLICATION DES ARTICLES 226 ET 235 DU TRAITE DE
ROME*

Devant le tribunal administratif néerlandais, les requérants avaient soutenu que les difficultés dont se plaignait le Gouvernement de la République fédérale d'Allemagne n'avaient pas un caractère passager ou accidentel, mais résultaient de la structure même du marché de la pâte à fondant. En effet, la crise de l'industrie allemande des produits sucriers était due à la disparité des prix allemands et néerlandais des matières premières. Or, cette disparité avait elle-même pour cause la diversité des réglementations nationales de certains marchés de produits agricoles. Il s'agissait d'une crise structurelle qui ne pouvait être remédiée que par une réglementation instituant une organisation communautaire du marché agricole en question. Une telle réglementation ne pouvait être édictée qu'en application de l'article 235 du Traité, qui exige notamment une décision unanime du Conseil pris sur proposition de la Commission après consultation de l'Assemblée. En faisant appel à l'article 226 pour remédier à des difficultés structurelles, la Commission aurait méconnu l'article 235 et aurait rendu une décision dépourvue de validité.

Dans ses conclusions, l'avocat général Karl Roemer s'est déclaré d'accord sur le principe invoqué par les requérants selon lequel l'article 226 du Traité ne pouvait être appliqué en cas de difficultés fondamentales résultant de la structure même du marché, le remède aux difficultés structurelles se trouvant dans l'article 235. Cependant, M. Roemer avait fait valoir la circonstance qu'au moment où la Commission était saisie de la demande de mesures de sauvegarde présentée par la République fédérale d'Allemagne en vertu de l'article 226, une procédure fondée sur l'article 235 était déjà en instance devant le Conseil.

Les mesures de sauvegarde requises par le Gou-

vernement allemand avaient un caractère simplement transitoire et tendaient à couvrir la période restant à courir jusqu'au moment où il serait porté remède aux difficultés structurelles par une décision du Conseil prise en vertu de l'article 235. Une telle décision a effectivement été édictée le 4 avril 1962.

Compte tenu du caractère intérimaire et transitoire des mesures de sauvegarde sollicitées en vertu de l'article 226, l'avocat général estima que les critiques formulées par les requérants contre la décision de la Commission n'étaient pas fondées.

La Cour adopta les conclusions de son avocat général mais ses considérations sont peu claires. En effet, dans ses attendus, la Cour estime que l'article 235 offre un moyen d'action subsidiaire et s'applique seulement dans les cas pour lesquels le Traité n'a pas prévu les pouvoirs nécessaires à la réalisation de l'objet visé. En conséquence, l'exercice régulier des pouvoirs conférés par le Traité ne saurait constituer une méconnaissance de l'article 235.

L'ambiguïté des considérants de l'arrêt est telle qu'il est impossible de dire si la Cour a adopté le raisonnement de son avocat général concernant la distinction des domaines d'application des articles 226 et 235 ou bien si elle a estimé que l'article 226 pouvait servir de remède à toutes les difficultés, même à celles découlant des conditions structurelles d'un marché et qui ne paraissent pas susceptibles d'être remédiées au moyen de palliatifs temporaires.

Il est certainement regrettable que la Cour n'ait pas exprimé plus clairement sa manière de voir sur un point présentant une grande importance de principe.

VI. — CONDITIONS DE VALIDITÉ FORMELLE
DES DÉCISIONS PRISES PAR LA COMMISSION EN VERTU DE L'ARTICLE 226 DU TRAITÉ

Ainsi qu'il vient d'être indiqué, la décision de la Commission autorisant le Gouvernement de la République fédérale d'Allemagne à percevoir des taxes compensatoires avait été notifiée au dit Gouvernement mais n'avait pas fait l'objet d'une publication au Journal Officiel des Communautés. Les requérants avaient soutenu qu'une autorisation non publiée, accordée en vertu de l'article 226 du Traité, était frappée d'invalidité.

La Cour s'est cru autorisée à examiner cette objection des requérants compte tenu de la manière large dont était rédigée la question 3-b posée par

le tribunal néerlandais. Elle a estimé que les critiques formulées par les requérants étaient mal fondées.

En effet, la Cour estime dans ses considérants qu'il est souhaitable qu'une décision affectant les droits et intérêts des ressortissants de plusieurs Etats membres ne demeure pas privée de publicité. Cependant, en droit strict, l'article 191 du Traité ne prescrivait pour les décisions que leur notification au destinataire. Or, une telle notification avait eu lieu en l'espèce.



LES RÈGLES DE LA CONCURRENCE AU SEIN DE LA C.E.E.

(ANALYSE ET COMMENTAIRES DES ARTICLES 85 à 94 DU TRAITÉ)

Arved DERINGER

Avocat à Bonn

Avec la collaboration de :

André ARMENGAUD, Ingénieur-Conseil en Propriété Industrielle, Paris.

Léon DABIN, Professeur à l'Université de Liège.

D^r Dieter ECKERT, Conseiller Privé au Ministère de l'Economie Fédérale à Bonn.

Charley del MARMOL, Professeur à l'Université de Liège.

Henri MONNERAY, Docteur en Droit, Avocat à la Cour de Paris.

Vivian RANDEGGER, Avocat à Milan.

Alfio RAPISARDI, Avocat à Milan.

B. H. TER KUILE, Avocat à La Haye.

D^r Heinrich WEYER, Fonctionnaire au Bureau des Cartels de l'Allemagne Fédérale, Berlin.

Suite des commentaires sur le Règlement d'application n° 17

Article 5 : NOTIFICATION DES ACCORDS, DECISIONS ET PRATIQUES EXISTANTS.

1. — Les accords, décisions et pratiques concertées visées à l'article 85 paragraphe 1^{er} du Traité, existant à la date d'entrée en vigueur du présent règlement et en faveur desquels les intéressés désirent se prévaloir des dispositions de l'article 85 paragraphe 3 doivent être notifiés à la Commission avant le 1^{er} novembre 1962. Différemment à cette disposition, les accords, décisions et pratiques concertées auxquels ne participent que deux entreprises doivent être notifiés avant le 1^{er} février 1963 (1).

2. — Le paragraphe 1^{er} n'est pas applicable si ces accords, décisions et pratiques concertées appartiennent aux catégories visées à l'article 4, paragraphe 2 ; ils peuvent être notifiés à la Commission.

A. — HISTORIQUE (Deringer, *WuW* 62, 82, 88)

1. — Comme réglementation transitoire pour des cartels anciens, la Commission a proposé une obligation générale de notifier les accords ainsi qu'un règlement correspondant au § 106 du GWB, réglementation selon laquelle les cartels anciens qui dans un certain délai ont déposé une deman-

de conformément à l'article 85, paragraphe 3, devraient rester légalement valables jusqu'à la décision. De nombreuses objections, en partie contradictoires, ont été soulevées contre cette proposition dans le comité compétent du Parlement. Par conséquent, le comité suggérait de ne laisser prendre effet, de principe, la prohibition stipulée par l'article 85, paragraphe 1^{er} que six mois après l'entrée en vigueur du règlement, de sorte que tous les cartels anciens eussent pu déposer les deman-

(1) La date initiale du 1^{er} août 1962 a été remplacée par les deux dates du 1^{er} novembre 1962 et du 1^{er} février 1963, par le règlement n° 59 du Conseil arrêté le 3 juillet 1962 (*Journal Officiel des Com. Europ.* n° 56/62 du 10 juillet 1962, page 1655/62).

des nécessaires. Etant donné que selon ce projet, tous les autres cartels dont la demande n'a pas été rejetée dans un délai de six mois seraient à considérer comme provisoirement valables, cette réglementation transitoire aurait suffi pour les cartels anciens. Cependant, le Parlement, contrairement à la suggestion de son comité, a approuvé la proposition de la Commission par une prise de position définitive. La réglementation transitoire décidée par le Conseil des Ministres se rattache cependant à la procédure prévue pour les cartels nouveaux (voir article 4).

Alors que la réglementation transitoire devait

couvrir la période entre le 1^{er} janvier 1958, date d'entrée en vigueur du Traité de la C.E.E., et le 13 mars 1962, date d'entrée en vigueur du règlement n° 17, ceci n'est plus nécessaire, puisque la Cour de Justice a déclaré dans son jugement du 6 avril 1962 que tous les états des choses visés par l'article 85, paragraphe 1^{er}, n'étaient irrecevables jusqu'au 13 mars 1962 que si cela avait été constaté par une décision formelle. Par conséquent, la réglementation transitoire n'a encore pour but que de régler le sort des cartels anciens pour la période suivant le 13 mars 1962 (2).

B. — REGLEMENTATION TRANSITOIRE

2. — Sont considérés comme cartels anciens tous les accords, décisions et pratiques concertées existant à la date d'entrée en vigueur du règlement, c'est-à-dire existant le 13 mars 1962, à condition, bien entendu, que ces cartels anciens fussent en vigueur et qu'ils ne fussent pas inopérants ou nuls en raison d'autres dispositions, en particulier, en raison de la législation nationale sur les cartels. La réglementation transitoire de l'article 5 du règlement n° 17 est en conséquence sans valeur, par exemple, pour de tels cartels de la C.E.E. qui en même temps tombaient sous la loi allemande contre les limitations de la concurrence (GWB) et qui en raison des dispositions correspondantes de cette loi (par exemple §§ 6 et 7 ou § 20 alinéa 3) n'ont pas été légalisés. Dans ce cas, les partenaires ressortissant d'autres Etats membres de la C.E.E. peuvent notifier leur accord comme constituant un cartel ancien selon l'article 5 du règlement n° 17, par contre les partenaires allemands ne peuvent adhérer à ce cartel qu'ultérieurement et tout en observant les prescriptions de la loi allemande (c'est-à-dire la notification ou la demande d'autorisation), autrement ils doivent s'attendre à une *procédure d'infraction au règlement* selon le § 38 de la loi allemande, étant donné qu'ils ont violé la loi allemande avant le 13 mars 1962.

Un problème particulier se pose dans le cas des pratiques concertées auxquelles avaient participé des ressortissants allemands. Etant donné que le § 1 G.W.B. n'interdit que des accords et des décisions mais non pas des pratiques concertées, la participation de ressortissants allemands à une pratique concertée à l'intérieur de la C.E.E. au-

rait été admissible ; par conséquent les partenaires allemands pourraient notifier cet état de chose comme cartel ancien selon l'article 5 du règlement n° 17. Cependant en raison de l'interprétation étendue du terme « accord » du § 1 GWB par le Bureau Fédéral des Cartels les ressortissants allemands doivent s'attendre à ce que le Bureau Fédéral des Cartels considère la pratique concertée comme accord au sens du § 1 GWB et les met en cause tout de même.

La notification, et par conséquent la réglementation transitoire, ne couvre les cartels anciens que sous la forme à laquelle ils ont existé le 13 mars 1962. Si un cartel ancien a été modifié ou complété après cette date, la modification ou le complément doit être traité comme cartel nouveau selon l'article 4 et en tout cas lorsque la modification ou le complément ajoute de nouvelles formes de limitation de concurrence. Ceci n'est pas valable pour les modifications qui sont effectuées dans le cadre de la procédure conforme à l'article 7 du règlement car par cette disposition le cartel ancien — irrecevable en soi — est légalisé formellement jusqu'à une date ultérieure par la décision de la Commission, bien entendu cette législation ne concerne que l'étendue que possédait le cartel ancien le 13 mars 1962.

Lorsque seulement des clauses ne touchant pas

(2) Ainsi devient sans objet la question, occasionnellement soulevée, de savoir si la réglementation transitoire ne contrevient pas à l'article 88 pendant la période antérieure au 13 mars 1962, étant donné que jusqu'à la promulgation des règlements d'application par le Conseil, ce serait les Etats-membres qui auraient compétence pour faire appliquer les articles 85 et 86 et surtout l'article 85 § 3.

au caractère limitatif de concurrence de l'accord sont modifiées de sorte que l'accord limitant la concurrence subsiste sous sa forme existant avant le 13 mars 1962, ce fait ne semble pas modifier le caractère de l'accord comme cartel ancien. D'autre part il ne semble pas être possible de modifier un cartel avec effet rétroactif pour la période avant le 13 mars 1962 par des accords ou des décisions pris après le 13 mars 1962 et de considérer ensuite la version modifiée de ces accords ou de ces décisions comme cartel ancien.

3. — Les Cartels anciens sont à notifier à la Commission avant le 1^{er} novembre 1962 ou le 1^{er} février 1963 étant donné que la date du 1-8-1962 se trouvant dans le texte du règlement voté par le Conseil des Ministres a été remplacée par les dates 1^{er} novembre 1962 ou 1^{er} février 1963 mentionnées dans le règlement n° 59 (règlement n° 59 du Conseil daté du 3 juillet 1962, « Journal Officiel » n° 58 du 10-7-1962, p. 1655/62, entré en vigueur le 11-7-1962). La notification est considérée comme ayant été déposée en temps utile lorsqu'elle a été mise à la poste la veille par lettre recommandée (article 3 du règlement n° 27).

La date du 1^{er} février 1963 est valable pour tous les accords, décisions et pratiques concertées auxquels ne participent que deux entreprises, qu'il s'agisse d'accords horizontaux ou verticaux. Par conséquent, y sont compris non seulement les conventions d'exclusivité et les contrats de licence, même s'ils forment un « système uniforme » (feuille de renseignements p. 16), mais aussi les cartels au sens propre lorsque n'y participent que deux entreprises (quant à la question de savoir quel délai est valable lorsque d'un côté d'un contrat bilatéral participent plusieurs entreprises, voir ci-dessus remarque 11 relative à l'article 4). Pour tous les autres cartels anciens le délai de notification expire le 31 octobre 1962.

4. — Quant au caractère de la notification, les remarques 3 et 4 faites précédemment au sujet de l'article 4 du règlement n° 17 sont valables. Les effets d'une notification effectuée en temps utile ont pour conséquence que la décision conforme à l'article 85 paragraphe 3 peut être rendue par la Commission (article 6, paragraphe 2) aussi pour des cartels anciens nécessitant la notification — différemment du cartel nouveau — avec prise des faits à partir d'une date située avant le jour de la notification, que la Commission ne peut pas infliger des amendes (article 15 § 5 b) pour

des contraventions survenues dans la période allant jusqu'au refus définitif de l'exonération dans la mesure où ces contraventions se situent dans le cadre de l'activité indiquée dans la notification, même si les conditions de l'article 85 § 3 ne sont pas remplies, et ont également pour conséquence que la Commission, sous certaines conditions (cessation de l'activité ou adaptation de l'activité au Traité), peut faire entrer en vigueur qu'à une date ultérieure (article 7 § 1) l'interdiction édictée par l'article 85 § 1 du Traité.

5. — Les accords, décisions et pratiques concertées qui appartiennent aux catégories des cartels ne nécessitant pas de notification et qui sont mentionnés dans l'article 4 § 2 n'ont pas besoin de notification auprès de la Commission dans les délais prescrits, même lorsqu'ils revêtent la forme d'un cartel ancien. Une réglementation transitoire n'a pas été nécessaire pour eux étant donné que la décision d'application de l'article 85 § 3 peut toujours être rendue à leur sujet avec prise des faits à partir d'une date située avant le jour de la notification (article 5 § 2 et article 6 § 2). Cependant cette réglementation ne signifie pas du tout que les cartels anciens et nouveaux ne nécessitant pas de notification restent valables, jusqu'à une décision éventuelle de la Commission, indiquant que les conditions d'application de l'article 85 § 3 font défaut (comme ceci était l'opinion de Gleiss/Hirsch, AWID 62, 121, 125 ; dans le commentaire concernant le droit de cartel de la C.E.E., remarque 8 relative à l'article 1, ils ont modifié leur opinion). Même dans le cas de cartels anciens et nouveaux ne nécessitant pas de notification le refus de l'exonération par la Commission en raison du défaut de conditions de l'article 85 § 3 signifie que ces cartels ont été interdits conformément à l'article 85 § 1, dès le début ou — dans le cas des cartels anciens — dès le 13 mars 1962 (Deringer, GRUR-AIT 62, 289/90, feuille de renseignement p. 19) — sauf lorsque pour un cas particulier la Commission ajourne, conformément à l'article 7, l'entrée en vigueur de la prohibition. Quant aux amendes, l'article 15 § 5b est également valable pour ces cas (voir ci-dessus remarque 4).

6. — Une situation particulière existe dans le cas de cartels anciens de l'agriculture. Selon l'article 42 du Traité le chapitre concernant les règles de la concurrence ne peut être appliqué à la production agricole et au commerce de tels produits que dans la mesure où le Conseil décide l'appli-

cation de ce chapitre. Le règlement n° 26 (3) nécessaire à cet effet n'est entré en vigueur relativement aux articles 85 et 86 que le 30 juillet 1962 (4). Par conséquent jusqu'à cette date le règlement n° 17 n'était pas non plus valable pour l'agriculture. Cependant ceci ne signifie pas du tout que la réglementation transitoire du règlement n° 17 ne soit point applicable aux cartels anciens de l'agriculture étant donné que chaque coopération visée par le règlement n° 26 serait « nouvelle » (ainsi Gleiss/Hirsch AWID 62, 159 et droit de cartel de la C.E.E., remarque 4 relative au règlement n° 26). Si cela était réellement ainsi les cartels anciens de l'agriculture nécessitant la notification seraient désavantagés par rapport aux autres secteurs économiques puisqu'à défaut d'une réglementation transitoire ils seraient irrecevables à partir du 30 juillet 1962 s'ils n'avaient pas été notifiés à la Commission avant le 29 juillet 1962. Mais les cartels anciens de l'agriculture n'avaient pas de raison d'agir ainsi étant donné que le règlement n° 26 n'est entré en vigueur que le 30 juillet 1962. Ceci n'était certainement pas dans l'intention du législateur.

(3) Règlement n° 26 du Conseil arrêté le 4 avril 1962, *Journal Officiel* n° 30 du 20 avril 1962, page 993/62, voir plus en détail les commentaires qui seront donnés par la suite au sujet de ce règlement.

(4) Règlement n° 26 modifié par le règlement n° 49 du Conseil arrêté le 29 juin 1962 et destiné à modifier la date du début d'application de certains actes concernant la politique agricole de la Communauté, *Journal Officiel* de la C.E., n° 53 du 1^{er} juillet 1962, page 1571/62.

7. — Il est plus exact que les cartels existant dans l'agriculture depuis le 13 mars 1962 n'ont été touchés jusqu'au 30 juin 1962 ni par l'article 85 ni par le règlement n° 17 mais que ces cartels à partir du 30 juillet 1962 doivent être notifiés dans les mêmes délais que les autres cartels lorsqu'ils désirent faire prévaloir la réglementation transitoire du règlement n° 17. On peut se demander cependant si le Conseil des Ministres n'aurait pas dû prévoir un délai transitoire nouveau particulier pour les cartels agricoles — cette question ayant d'ailleurs perdu son importance par la prolongation générale du délai transitoire survenue entre temps — et de quelle façon les cartels constitués entre le 13 mars 1962 et le 29 juillet 1962 doivent être traités. Étant donné que le règlement n° 26 ne contient pas de disposition particulière pour de tels cas on pourrait penser que ces cas doivent être jugés à partir du 30 juillet 1962 selon les prescriptions concernant le cartel nouveau et prévues dans le règlement n° 17. Cependant cela signifierait que ces cartels initialement admissibles seraient prohibés le 30 juillet 1962 à partir de 0 heure étant donné qu'avant une notification efficace n'était guère possible. L'article 5 paragraphe 1 vise l'entrée en vigueur de ce règlement n° 17. Pour l'agriculture la date d'entrée en vigueur du règlement n° 17 était le 30 juillet 1962. Par conséquent ce jour doit être la date de référence pour la différenciation entre les cartels agricoles anciens et les cartels agricoles nouveaux.

(à suivre).

ACTUALITÉS ET DOCUMENTS

AU PARLEMENT EUROPÉEN

LA SESSION DE MARS DU PARLEMENT EUROPEEN

LA session du Parlement Européen qui eut lieu à Strasbourg du 20 au 25 mars prit dès son début un caractère nettement politique ; c'était la session constitutive annuelle et comme l'usage est de ne renouveler qu'une seule fois le mandat du Président, M. Gaetano MARTINO, à l'issue de ses deux ans, devait céder la place à un nouveau Président dont l'élection constituait le premier acte de cette session. L'Assemblée devait ensuite désigner les Membres du Bureau et procéder à la constitution des commissions parlementaires. Pour le fauteuil du Président deux candidatures furent présentées : celle de M. Jean DUVIEUSART (sénateur démocrate-chrétien belge), proposée par le groupe démocrate-chrétien et l'Union Démocratique Européenne, ainsi que celle de M. Paul J. KAPTEYN (membre socialiste de la 1^{re} Chambre des Etats-Généraux néerlandais) qu'appuyaient le groupe socialiste et le groupe libéral. M. DUVIEUSART l'emporta au premier tour par 57 voix contre 51.

Dans son discours inaugural, le nouveau Président, évoquant la Convention d'association avec les pays africains et malgache, les contacts avec l'Amérique latine, les Etats-Unis et le monde sud-asiatique, souligna le rayonnement international de la Communauté qui « est tel que notre pensée couvre, peut-on dire, le monde entier ». Evoquant ensuite le rôle fondamental du Parlement Européen et aussi la question de l'extension des pouvoirs, le Président DUVIEUSART déclara que les soucis majeurs de l'Assemblée devront relever à la fois de la recherche d'une plus grande égalité sociale et du respect de la liberté de la personne humaine. Il ajouta : « Le grand objectif vers lequel nous devons tendre pour renforcer notre puissance est l'élection directe, afin de traduire ici la formation démocratique de nos institutions nationales... L'élection directe des représentants européens serait, semble-t-il, la source des moyens que nous recherchons si nous voulons que ce Parlement soit le creuset de la politique européenne ».

Par la suite, et tout au long d'une large partie des débats, la politique ne perdit rien de ses droits. Il ne pouvait manquer d'en être ainsi dans la discussion qui s'ouvrit à la suite de l'exposé de M. FAYAT, Président en exercice des Conseils des Communautés européennes, sur l'activité des Conseils au cours des derniers mois. « Déclaration très modeste, déception pour le Parlement,

le Conseil néglige le Parlement », tel fut le ton dans lequel s'exprimait la réaction à peu près générale. On reprocha au Président en exercice des Conseils d'avoir bien évoqué les négociations Kennedy, mais en revanche d'avoir passé sous silence les négociations du G.A.T.T., de constater « un peu tard » les inconvénients de l'absence d'une politique commerciale commune, de ne pas avoir parlé de la politique énergétique et, en somme, de n'avoir dit rien de plus que ce qui peut être lu dans tous les journaux.

Aux regrets succédèrent les demandes et les suggestions : il faut tout mettre en œuvre pour la réussite du « Kennedy-round » ; le Conseil devra veiller à ne plus mettre le Parlement devant le fait accompli en matière d'accords avec les pays tiers ; l'échec des négociations avec la Grande-Bretagne ne doit pas servir de justification à un arrêt général des négociations.

Mais ce furent surtout les déclarations de M. FAYAT au sujet de la fusion des Exécutifs qui provoquèrent les réactions du Parlement. Notons en passant que le porte-parole du groupe démocrate-chrétien, M. LEEMANS, déclara que le fait d'avoir une administration unique ne suffisait pas à la rendre automatiquement plus rationnelle. Par ailleurs le Parlement fut unanime à demander une extension de ses pouvoirs pour le cas d'une fusion des Exécutifs. Cette extension des pouvoirs, selon M. DEHOUSSE, devrait notamment comporter le droit de voter le budget de la Communauté, de procéder à l'investiture de l'Exécutif et de ratifier les traités conclus entre la Communauté et les pays tiers. En matière de pouvoirs budgétaires il fut aussi notamment suggéré que les Conseils consultent le Parlement chaque fois qu'ils s'écartent du projet de budget. Sur le nombre de Membres de l'Exécutif unique, les avis furent assez partagés. Le Président HALLSTEIN plaida pour un Exécutif de 9 membres, tandis que le Président de la Haute Autorité, M. DEL BO et avec lui M. DEHOUSSE trouvèrent des arguments pour en justifier 14 ou 15.

Signalons encore que la question de l'association de l'Espagne fut également soulevée au cours de ce débat, bien que le Président en exercice des Conseils eut préféré n'y pas faire allusion. MM. Terrenoire, Margulies — ce dernier au nom du parti libéral — et Burgbacher se prononcèrent pour une telle association. En revanche M.

Dehousse déclarait que le groupe socialiste serait unanime à s'opposer à l'entrée de l'Espagne dans la Communauté.

On n'a pas oublié que, le 21 janvier, à l'occasion de sa déclaration traditionnelle au Parlement sur la situation économique de la Communauté, M. MARJOLIN, Vice-Président de la Commission exécutive de la C.E.E., avait prononcé une vigoureuse mise en garde contre les **dangers d'inflation** qui, à des degrés divers, menacent les pays membres de la Communauté. A l'époque, l'exposé de M. Marjolin n'avait pas été suivi de débat. Ce débat a eu lieu lors de la session de mars. Introduit par un rapport solidement charpenté que M. BERTHOIN avait établi au nom de la Commission économique et financière, il donna aux porte-parole des différents groupes politiques du Parlement l'occasion de prendre position et d'émettre des avis parmi lesquels M. Marjolin voulut bien trouver d'importants éléments à retenir.

Le Parlement fut unanime à vouloir que des mesures énergiques soient prises. Encore faut-il les choisir avec discernement. A ce propos M. Marjolin tint à dissiper certains malentendus que son discours de janvier aurait pu susciter. Il précisa n'avoir jamais prétendu que les hausses des prix étaient dues aux hausses des salaires. Il se défendit également d'avoir soutenu qu'il fallait réduire les dépenses publiques. Ce qu'il avait préconisé, c'est une limitation de l'accroissement des dépenses publiques. Il faut, déclara-t-il, recourir à des restrictions de crédit, procéder à des augmentations d'impôts dans certains pays, obtenir l'équilibre entre les recettes et les dépenses des services publics, ne pas limiter les loyers à un niveau non rentable qui freinerait la construction. Il faut enfin sauvegarder l'avenir et, par conséquent, ne pas limiter les possibilités d'investissements.

Du côté du Parlement, on souligna que, s'il n'est pas concevable de vouloir faire une politique sociale au détriment de la stabilité monétaire, les mesures fiscales à prendre ne doivent pas toucher les catégories sociales les plus défavorisées. Ne pas venir à bout du danger d'inflation, par contre, signifierait la fin de l'Europe communautaire, car les Etats se verraient réduits à prendre des mesures restrictives en matière d'échanges. Diverses suggestions furent faites sur lesquelles M. Marjolin ne pouvait évidemment prendre immédiatement position. Ainsi fut-il proposé d'encourager les concentrations d'industries afin de leur donner « la force communautaire nécessaire pour résister à la concurrence des pays tiers et pour résister aux tentatives de main-mise sur les entreprises de nos six pays ». On rappela aussi que les dépenses publiques ne peuvent être dissociées des dépenses privées et que, par conséquent, la C.E.E. ne saurait s'intéresser uniquement au secteur public. Par la résolution votée à la fin du débat, le Parlement Européen a approuvé l'attitude de la Commission de la C.E.E. et s'est rallié aux principes généraux du programme qu'elle a recommandé sous réserve pourtant qu'il soit mis en œuvre « aussi bien pour le secteur public que pour le secteur privé, de façon nuancée selon les pays et sans que le poids en soit supporté par les catégories les moins favorisées ».

Sur la base d'un rapport élaboré par M. BERGMANN au nom de la Commission de la protection sanitaire, le Parlement a examiné les possibilités d'action de **l'Organe permanent pour la sécurité dans les mines de houille**. L'Organe permanent, présidé par la Haute Autorité et

composé de représentants des six gouvernements ainsi que des organisations d'employeurs et de travailleurs, n'entend pas empiéter sur les compétences des autorités nationales en ce qui concerne l'application de la réglementation de sécurité en vigueur dans chacun des pays. Il ne lui appartient que d'apporter un supplément de garantie de sécurité aux travailleurs des mines. Cela, il ne pourra le faire que dans la mesure où les autorités nationales voudront bien collaborer avec lui. Aussi, le Parlement regrette-t-il que jusqu'à présent la totalité des pays membres n'aient pas encore estimé pouvoir lui accorder les moyens d'action élargis qui lui permettraient une intervention plus efficace. Par le vote d'une résolution, le Parlement a demandé que la compétence de l'Organe permanent soit étendue aux mines de fer.

La discussion du programme d'action de la Commission de la C.E.E. en matière de **politique sociale dans l'agriculture** fit ressortir le retard qui apparaît encore dans ce secteur. Il a fallu plusieurs années à la C.E.E. pour élaborer ce programme. Les débats au sujet du rapport établi par M. VAN DER PLOEG fournis à M. LEVI-SANDRI, Membre de la Commission exécutive de la C.E.E., l'occasion de définir les priorités qui dans les domaines de salaires, de sécurité sociale, de formation professionnelle doivent être fixées et les mesures concrètes qui sont à prendre pour rattraper ce retard.

A l'ordre du jour de la session d'autres questions portaient sur la politique agricole. Une des plus importantes concernait le règlement sur l'importation de **riz** et brisures de riz à partir des Etats africains et malgache associés et des pays et territoires d'outre-mer. Le Parlement a reconnu le bien-fondé de la position préférentielle par rapport aux pays tiers que la Commission de la C.E.E. propose d'accorder aux pays africains et malgache associés ainsi qu'aux pays et territoires d'outre-mer, mais il a estimé aussi qu'une certaine priorité devait être reconnue à la préférence intracommunautaire.

Au moment même où commençait à Genève la Conférence des Nations-Unies sur le commerce, il était évident que cette réunion de la plus haute importance devait trouver son écho au sein du Parlement Européen. Sur la base du rapport présenté par la Commission du commerce extérieur, au cours duquel M. COPPÉ, Vice-Président de la Haute Autorité, et M. REY, Membre de la Commission de la C.E.E. définirent la position des Communautés européennes face aux peuples en voie de développement. M. Rey notamment trouva l'occasion de regretter que la Communauté aborde la Conférence de Genève « en ordre dispersé », alors qu'en décembre dernier la Commission de la C.E.E. avait soumis au Conseil des propositions précises ayant pour but de coordonner l'action des six pays membres.

Enfin, après avoir donné un avis favorable à l'accord commercial conclu entre la Communauté et **l'Iran** — il s'agit du premier accord conclu selon une procédure strictement communautaire — le Parlement aborda la question des perspectives de **l'énergie nucléaire**. Cela permit à M. DE GROOTE, Membre de la Commission de l'Euratome, de dresser un bilan essentiellement positif de l'activité de la Communauté : Euratom est en avance sur ses prévisions, il se trouve maintenant dans le stade des réalisations industrielles, mais devra encore intensifier ses efforts de recherche pour garder son rôle de promoteur en matière industrielle.

DÉCISIONS RÉCENTES DE LA COMMUNAUTÉ

Au cours des dernières semaines, les Institutions de la Communauté ont adopté divers actes dont il nous paraît utile, vu leur importance, de donner une analyse, bien que certains d'entre eux aient déjà fait ou doivent faire l'objet d'articles de fonds dans la Revue.

L'existence de tels articles se rapportant à d'autres décisions récentes — par exemple l'étude de Pierre Kern en juillet 1963 sur les problèmes monétaires européens — nous ont amené à ne donner à ces analyses qu'un caractère sélectif.

LE « PLAN MARJOLIN » : DE LA LUTTE CONTRE L'INFLATION AU RENFORCEMENT DE L'UNION ÉCONOMIQUE

Le 14 avril 1964, le Conseil des Ministres de la C.E.E. a recommandé aux Etats membres « de prendre des dispositions en vue du rétablissement de l'équilibre économique interne et externe de la Communauté ».

LES manifestations nombreuses d'un déséquilibre économique croissant de la Communauté ont contraint les représentants des pays membres à accepter le plan communautaire de lutte contre l'inflation préparé par la Commission depuis plus de neuf mois.

I. — VERS UN DESEQUILIBRE ECONOMIQUE CROISSANT DANS LA COMMUNAUTE

Malgré le maintien d'une expansion économique rapide, les tensions inflationnistes s'aggravent.

A) Une expansion rapide et continue.

1. — *La production.* Au quatrième trimestre 1963, puis au 1^{er} trimestre 1964 de bonnes conditions climatiques ont permis le maintien d'un haut degré d'activité. La productivité pourra s'accroître en 1964 grâce, notamment, aux progrès de la demande dans les secteurs où il subsistait des réserves de capacité relativement importantes (sidérurgie, biens d'investissements).

L'accroissement du **produit brut** de la Communauté atteindra de 1963 à 1964 un taux de 5 % en termes réels, au lieu de 4,5 % prévu précédemment, la production industrielle augmentant de 7 % au lieu de 6 %. Le rythme de la construction comme celui des services, s'est ainsi maintenu pendant l'hiver à un haut niveau.

2. — *La demande.* Mais la **demande globale** s'accroît encore plus vite. La **demande extérieure** (exportations effectives de biens et de services) continue à croître par suite du redressement durable de la conjoncture dans les plus importants pays industriels, en particulier des Etats-Unis et du Royaume-Uni. En ce qui concerne les pays moins développés, la reprise est nette surtout pour les pays africains de la zone sterling et l'Amérique Latine.

La **demande intérieure** connaît elle aussi une vive expansion. La **formation brute de capital fixe** marque une nouvelle accélération. Dans tous les pays membres la construction de logements a progressé grâce à un hiver clémente mais en outre, en République fédérale d'Allemagne, en Belgique et aux Pays-Bas, les investissements d'équipement sont nettement orientés à l'expansion ; en Italie leur croissance est plus modérée qu'en 1963 et en France leur évolution reste hésitante. La **formation de stocks** se déve-

loppe à un rythme rapide, stimulé par la hausse des cours mondiaux des matières premières.

La progression des **dépenses de consommation des administrations** a continué au 4^e trimestre 1963 et reste toujours très forte. Les **dépenses de consommation privée** ont augmenté durant le 4^e trimestre de 1963 de 10 % par rapport à la même période de 1962. En 1964 on peut prévoir un rythme moindre en Italie et en France, mais une accélération en Belgique et aux Pays-Bas, l'accroissement restant modéré en République fédérale d'Allemagne.

En 1963, les dépenses courantes des administrations publiques ont augmenté de 11 %, les dépenses d'investissement de 10 %, alors que le produit brut de la Communauté augmentait d'environ 9 % en valeur et de 4 % seulement en volume.

B) L'aggravation des tensions inflationnistes.

1. — *La hausse des prix* a continué au 4^e trimestre 1963, et au 1^{er} trimestre 1964. La hausse du coût de la vie a atteint de janvier 1963 à janvier 1964, 6,5 % en Italie, 4,8 % en France, 4,5 % aux Pays-Bas, 4,4 % en Belgique, 4,1 % au Luxembourg et 2,6 % en Allemagne. (Voir le graphique des prix à la consommation, page 196).

Sensible en France et en Italie dès le début de 1963, la hausse atteignait la Belgique, l'Allemagne et les Pays-Bas au dernier trimestre de 1963. Dans tous les pays membres les prix des produits industriels finis ont nettement augmenté, l'enchérissement des matières premières et des denrées tropicales s'ajoutant aux facteurs conjoncturels.

D'autre part les prix d'un certain nombre de produits agricoles ont accusé dans tous les pays membres une augmentation (en particulier viandes de porc et de bœuf) et les prix et tarifs des services continuent d'augmenter en corrélation avec les coûts salariaux.

2. — *Les coûts de production* sont tous en train de croître. La hausse des prix des matières premières se poursuit et surtout la **pénurie de main-d'œuvre** stimule les majorations de salaires. Les **charges salariales par unité de produit** ont augmenté, de 1959 à 1963 de 28 % en Italie, de 21 % en France, de 20 % en Allemagne, de 17 % aux Pays-Bas et de 4 % en Belgique (1). Pendant la mê-

(1) Cf. « Le Marché Commun menacé par l'inflation ». *Revue du Marché Commun*, n° 65, janvier 1964.

me période elles demeuraient inchangées aux Etats-Unis et n'augmentaient que de 10 % au Royaume-Uni.

En République fédérale d'Allemagne la progression reste modérée, en France et en Italie elle est freinée bien que toujours vigoureuse, en Belgique elle s'accélère ; aux Pays-Bas les accords de salaires conclus à l'automne dernier, vont entraîner en 1964 un accroissement de la masse salariale de 15 à 19 % par rapport à 1963.

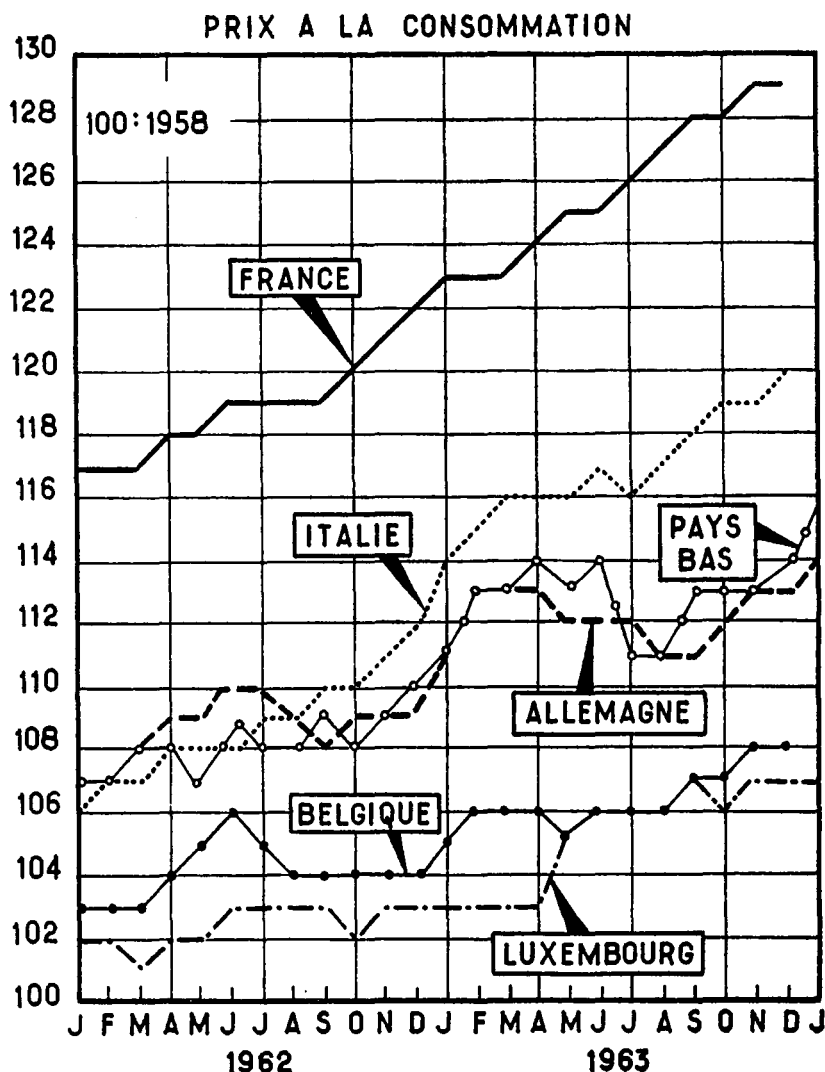
3. — « *L'inflation importée* » est au contraire particulièrement nette en Allemagne fédérale, pays où l'accroissement de l'excédent de la balance commerciale et l'entrée de capitaux privés ont accru le montant des liquidités intérieures. En France, aux Pays-Bas et en Belgique l'évolution de la balance des paiements a joué dans une certaine mesure le même rôle. En Italie par contre, la forte détérioration de la balance des paiements a eu depuis septembre 1963 un effet restrictif sur les liquidités intérieures.

4. — *Le déséquilibre du commerce extérieur de la Communauté* résulte de la pression de la demande globale. En France, en Italie et aux Pays-Bas, les achats aux pays

tiers ont augmenté de 20 %. Les importations intra-communautaires (entre le 4^e trimestre 62 et le 4^e trimestre 63) ont progressé de 31 % pour l'Italie, 29 % pour la France, 22 % pour les Pays-Bas, 19 % pour la Belgique, et ont légèrement diminué en Allemagne.

La balance des paiements de la Communauté voit se réduire son excédent en 1963 et encore celui-ci n'est assuré que de façon instable. Au déficit commercial s'ajoute un accroissement sensible des paiements de dividendes et autres revenus du capital, une diminution de l'excédent de recettes du tourisme et une augmentation des versements des revenus du travail. Depuis deux ans, l'excédent de la balance des paiements de la Communauté n'est assuré que par l'afflux de capitaux privés, dont une partie est à court terme et par conséquent très instable.

Malgré la reprise des exportations, l'accroissement de la demande globale va aggraver le déséquilibre de la balance commerciale de la Communauté : il atteindra vraisemblablement 3,7 milliards de dollars, s'accroissant ainsi de 700 millions de dollars. La détérioration de la balance des paiements courants pourrait être du même ordre de grandeur.



Ces tensions inflationnistes étant ressenties de façon très différentes suivant les pays membres, chacun avait pris jusque-là des mesures répondant à ses soucis. C'est l'efficacité de certaines d'entre elles qui ont conduit les Ministres des Six à se mettre d'accord sur les propositions de la Commission de coordonner la lutte contre l'inflation.

II. — LA POLITIQUE COMMUNE DE LUTTE CONTRE L'INFLATION

La directive du Conseil précise les différents types de mesures à prendre avant d'indiquer pour chaque pays membre le sens de l'action à entreprendre ou à continuer.

A. Les mesures préconisées.

Elles ont trait aux politiques des dépenses publiques, du crédit, des revenus, de la construction, de la concurrence et à l'équilibre de la balance des paiements.

1. — *Une politique des dépenses publiques plus stricte* est recommandée en premier lieu aux Etats membres. Les sorties du Trésor ne doivent pas s'accroître de plus de 5 %, sinon il faudra recourir à l'impôt (à défaut de plus values fiscales). La même procédure doit s'appliquer aux collectivités locales et aux entreprises publiques dont les subventions seront remplacées par une augmentation des tarifs (sous réserve de compensations en faveur de certaines catégories sociales défavorisées).

En cas de déficit budgétaire persistant, les Etats membres devront le financer exclusivement par l'émission d'emprunts à long terme en s'abstenant de recourir aux crédits bancaires (même de la Banque Centrale), à l'émission de bons du Trésor ou à des crédits en devises étrangères. Cela suppose quelquefois l'amélioration du marché financier intérieur.

2. — *La politique de crédit restrictive* devra être maintenue et renforcée, surtout en ce qui concerne le crédit à la consommation.

3. — Les partenaires sociaux devront être associés à la mise en œuvre de la *politique des revenus* pour 1964 et 1965, respectant l'accroissement en pourcentage du produit national réel.

4. — *La politique de concurrence* doit permettre une baisse des prix et une *politique libérale d'importations* est considérée comme un élément essentiel de la politique de stabilisation.

5. — *Une politique de construction plus restrictive* devra être envisagée en limitant les avantages fiscaux et le crédit hypothécaire, sans toutefois réduire les constructions de locaux scolaires, sociaux, et de logements sociaux dans les pays où il existe une pénurie.

6. — Les Etats membres ne pourront financer le *déficit de leur balance des paiements* au moyen de leurs propres réserves, devront se concerter avec les autres Etats membres, afin de rechercher en premier lieu des *solutions communautaires* et, éventuellement, de mettre en œuvre la procédure de « concours mutuel » prévue à l'article 108. C'est là une allusion très précise condamnant le gouvernement italien qui a fait appel aux Etats-Unis plutôt qu'à ses partenaires pour l'aider dans son plan de stabilisation.

B. Les problèmes particuliers à chaque Etat membre.

1. — C'est à l'Italie que l'appel le plus pressant est lancé, en vue de stabiliser les prix et les coûts intérieurs, d'améliorer la position concurrentielle et la balance des paiements. Le gouvernement italien est invité à pratiquer une politique fiscale et une politique de crédit sévères, ainsi qu'une politique équilibrée des revenus, complétant les mesures déjà prises : augmentation des impôts directs et indirects, restrictions sur les ventes à tempérament, interdiction d'exporter des capitaux.

2. — L'Allemagne, la France, la Belgique, le Luxembourg sont encouragés à continuer leur politique de réduction des investissements publics, de limitation de l'expansion du crédit, de réglementation des ventes à tempérament et de stimulation de la politique d'immigration.

3. — Les mêmes encouragements à persévérer sont adressés aux Pays-Bas qui utilisent des moyens tout à fait semblables et qui ont réussi à faire retirer du texte adopté la critique de leur politique des revenus.

4. — Cependant, dans le cas de l'Allemagne, le Conseil insiste sur la nécessité de neutraliser l'afflux de liquidités résultant de l'excédent de la balance des paiements et de réexporter ces liquidités : il faut faciliter les placements extérieurs, accroître les importations en réduisant par anticipation les droits de douane (art. 15, 2 du Traité), stimuler les importations de produits agricoles, placer à l'étranger une plus grande part des commandes du Gouvernement et élargir l'aide « liée ».

La directive se termine en décidant que dans un délai de deux mois, les Etats membres feront connaître à la Commission les mesures qu'ils auront prises pour mettre en œuvre la recommandation du Conseil.

La Commission est chargée, en liaison avec le Comité de Politique conjoncturelle et celui de politique monétaire, de suivre l'évolution de la situation et, si besoin est, de proposer de nouvelles mesures.

♦♦

L'importance de la directive du Conseil apparaît pleinement, en liaison avec les quatre importantes décisions prises la veille : création d'un Comité de politique économique à moyen terme, d'un Comité de politique budgétaire, d'un Comité des Gouverneurs des Banques Centrales et consultations préalables à toute modification des taux de change ou à toute décision de politique monétaire internationale.

Tous ces points figuraient au « Programme d'action pour la seconde étape » proposée par la Commission à la fin de 1962 et précisé en juin et juillet 1963. Surtout il s'agit de la mise en œuvre de politiques économiques que le Traité de Rome mentionnait sans aucune précision. Si l'on n'oublie pas ce que représente les limitations acceptées le 14 avril en matière de « souveraineté économique », on peut estimer que ce jour-là une étape très importante de la construction communautaire a été réalisée, étape certainement plus large de perspectives que la mise en place de la politique agricole commune.

Max PEYRARD.

LA POLITIQUE ÉCONOMIQUE A MOYEN TERME DE LA COMMUNAUTÉ

La décision du Conseil en date du 15 avril 1964 portant création d'un Comité de politique économique à moyen terme constitue une première et importante étape dans le long cheminement des pensées dont l'origine remonte au Mémorandum de la Commission sur le programme d'action de la Communauté pendant la deuxième étape (24 octobre 1962) et dont une deuxième étape sera constituée par le futur programme de politique économique à moyen terme qui pourrait être adopté dans un délai de 18 mois à 2 ans.

1. — **L**E mémorandum de 1962 indiquait la nécessité pour la Communauté de prendre de son développement futur une vue à terme de quelques années, dans laquelle il ne fallait pas voir un plan autoritaire interférant avec la liberté du marché et s'imposant aux entreprises, mais un cadre dans lequel devait s'inscrire l'action des Gouvernements et des Institutions.

Le principe d'une programmation consistait en une utilisation aussi complète que possible des ressources productives de la Communauté sans tensions inflationnistes. La qualification de programme devait être entendue comme n'excluant pas les ajustements constants. La justification d'un tel programme se fondait sur les éléments suivants :

— éclairer les décisions nationales et communautaires dont l'effet ne se produit qu'après un certain délai ;

— répartition rationnelle des ressources financières de la puissance publique (notamment en raison du rôle stabilisateur important du budget de l'Etat et des autres collectivités publiques) ;

— rôle d'un programme communautaire pour les plans ou programmes qu'un nombre croissant de pays membres établissent ou envisagent d'établir. A cet égard, il était noté que la réalisation du Marché Commun rend les bases de l'action nationale de plus en plus incertaines du fait de l'ouverture croissante des économies nationales sur le monde extérieur ;

— les très grandes difficultés, en l'absence d'une telle programmation, de mettre en œuvre les politiques communes en matière d'agriculture, de transport, d'énergie, faute d'une perspective globale pour l'économie de la Communauté dans laquelle ces politiques particulières viendraient s'insérer ;

— la nécessité d'éclairer, par une vue à long terme, les actions visant à la modification des structures, notamment la politique de développement régional et les efforts de reconversion industrielle ;

— la conduite d'une politique des revenus tendant à ajuster le volume des revenus distribués aux possibilités de la production ;

— sans contredire la politique de concurrence, la programmation devrait consister en la recherche et la mise en œuvre des moyens propres à restaurer cette concurrence, notamment en matière de prix.

2. — Le programme consolidé envisagé par la Commission devait définir notamment :

— le cours désirable de l'activité économique communautaire au cours de la période considérée, en termes de produit national brut, revenus des facteurs de production, investissements et consommation des particuliers, des entreprises et des Etats ;

— les projections à long terme des recettes et des dépenses des Etats et des autres collectivités publiques ;

— la répartition probable, souhaitable ou acceptable du produit national brut entre les grands secteurs de l'activité communautaire. Il était noté sur ce point que la question de savoir s'il sera possible et utile de décomposer chacun des secteurs et d'aboutir à des chiffres provisoires concernant les industries les plus importantes et les principales branches de l'agriculture et des transports devait rester ouverte.

— un bilan prévisionnel de l'offre et de la demande de la main-d'œuvre ;

— une prévision portant sur le mode de financement d'un volume d'investissements privés correspondant aux besoins du développement de la Communauté ;

— l'évolution des échanges extérieurs de la Communauté, prise dans son ensemble, vis-à-vis du monde extérieur.

3. — On se souvient des commentaires dont fut l'objet cette partie du mémorandum de la commission à l'époque de sa publication et, en particulier, à l'occasion des délibérations intervenues à ce propos au sein de l'Assemblée de Strasbourg. Ces délibérations donnèrent, en particulier, au Ministre des Affaires économiques de la République fédérale d'Allemagne l'occasion de rappeler que les idées énoncées dans le mémorandum de la Commission n'étaient pas compatibles avec les principes de la politique économique sous son égide en République fédérale d'Allemagne. Le Président de la Commission put, de son côté, indiquer les arguments d'ordre rationnel qui étaient à la base de la programmation proposée. A l'époque il était difficile de percevoir dans un débat resté doctrinal les chances de parvenir à des compromis pratiques. D'ailleurs, le Conseil de la Communauté Economique Européenne auquel fut transmis le mémorandum sur le programme d'action pour la deuxième étape n'a pas été amené à en délibérer.

4. — La Commission a transmis, le 28 juillet 1963, au Conseil, une recommandation sur la politique économique à moyen terme de la Communauté. Cette recommandation était accompagnée d'un projet de décision créant un Comité de politique économique à moyen terme. Si le texte de la recommandation traduit une certaine inflexion par rapport aux idées du mémorandum 1962, il semble que la Commission ait également cherché à éviter, par la formulation de ses idées, à soulever de vaines querelles de doctrine.

5. — L'exposé de motifs de la recommandation rappelait, en particulier, l'engagement pris par les Etats membres, en vertu des articles 6 et 145 du Traité, de coordonner

ner leurs politiques économiques générales, cet engagement n'étant pas limité aux politiques à court terme.

Deux séries d'actions distinctes étaient préconisées : des études prospectives permettant de préparer des perspectives quantitatives à moyen terme pour la Communauté, d'une part, et, d'autre part, la définition, en se fondant sur ces résultats, d'un programme de politique économique à moyen terme qui s'adresserait exclusivement aux Gouvernements des Etats membres et aux institutions de la Communauté.

En ce qui concerne les perspectives quantitatives, la Commission notait qu'il était opportun d'éviter tout risque qu'elles puissent être considérées comme des objectifs de croissance pour la Communauté : aussi était-il suggéré qu'elles soient faites au niveau communautaire par des experts indépendants. Ceux-ci ne devraient d'ailleurs pas se limiter à une projection, mais étudier des variantes reposant entre autres sur diverses hypothèses de politique économique.

En ce qui concerne le programme commun de politique économique à moyen terme, il pourrait être élaboré en partant d'une confrontation des politiques suivies par les Etats membres dans différents domaines qui ont une importance déterminante pour le progrès de l'économie européenne. Nécessaire pour la coordination des politiques économiques nationales, ce programme faciliterait la mise en œuvre de politiques communes efficaces et cohérentes entre elles dans les différents secteurs où de telles politiques sont prévues (agriculture, transport, énergie, formation professionnelle, politique commerciale). Le programme s'adresserait aux Etats membres et aux institutions européennes. Instrument de coordination des politiques économiques et non de l'activité des agents économiques, il ne pourrait avoir pour effet de limiter, en quoi que ce soit, la liberté de ces derniers, mais devrait, au contraire, faciliter leurs décisions d'investissement et de production, en leur donnant certaines indications sur les politiques que les institutions européennes ou nationales ont l'intention de mettre en œuvre.

Les perspectives quantitatives à moyen terme devraient, en outre, contribuer à faciliter la coordination des politiques économiques : l'objet essentiel des projections à moyen terme est, en effet, de provoquer une discussion continue des objectifs et des mesures de politique économique. Il est donc important que les responsables gouvernementaux et des institutions européennes décident en commun, sur la base de ces perspectives, quelles sont les politiques qui doivent être suivies. Les Gouvernements et les institutions de la Communauté s'engageraient ainsi non à attendre certains objectifs, mais à mener des politiques coordonnées susceptibles d'assurer la meilleure croissance possible de l'économie, en maintenant la stabilité des prix. En cas d'écarts entre l'évolution envisagée et l'évolution effective, l'étude des causes de ces écarts devrait être faite. Les responsables de la politique économique pourraient alors discuter des mesures nécessaires.

Quant au champ d'application du programme, il était préconisé d'agir, en particulier, dans les domaines où l'action des pouvoirs publics est déterminante pour le développement de l'économie : les finances publiques, le développement équilibré des régions de la Communauté, les infrastructures, l'enseignement et la formation professionnelle, la recherche scientifique et technique, les actions sectorielles dans les domaines où des politiques communes sont prévues : agriculture, transport, énergie.

6. L'Assemblée et le Comité Economique et Social ont été consultés, à titre facultatif, par le Conseil sur la recommandation de la Commission. Les avis rendus par ces deux organes marquent une opinion d'ensemble positive sur la recommandation de la Commission. Il apparaît cependant assez clairement qu'un souci de compromis a présidé à la rédaction des avis. Notamment, le rapport DICHGANS, élaboré au nom de la Commission économique et financière de l'Assemblée, constitue un document dans lequel la préoccupation d'équilibre se perçoit le plus manifestement. D'ailleurs, l'avis rendu par l'Assemblée renvoie purement et simplement à ce rapport dont il paraît bien difficile de tirer une orientation nette.

Le Comité Economique et Social met l'accent sur le fait que le programme ne doit en aucun cas être un plan autoritaire qui limiterait la liberté de l'économie, l'idée directrice devant être l'exploitation la plus complète des possibilités de production de la Communauté. Le Comité Economique et Social estime que la publication des prévisions globales et détaillées et leur rectification en fonction des événements peuvent être également utiles aux entreprises, en particulier à celles de dimensions plus modestes, pour l'établissement de leurs programmes de production et d'investissement. Le Comité Economique et Social souhaite être informé de l'état d'avancement des travaux, afin qu'il puisse exprimer son avis au stade de l'élaboration des projets. Mais il désire toutefois une association plus étroite des organisations professionnelles aux travaux préparatoires. A cet effet, le Comité demande à la Commission de créer, en accord avec lui, un groupe consultatif d'experts représentant les différentes catégories professionnelles. Ce groupe devrait être consulté au stade de l'élaboration des projets par le groupe des experts indépendants (chargés des études prospectives) et le Comité de politique économique à moyen terme et devrait assister ceux-ci dans l'analyse critique et dans la recherche d'informations complémentaires.

Le rapport DICHGANS présenté à l'Assemblée note le risque de caractère normatif que pourrait comporter l'étude prospective d'où la question consistant à se demander s'il ne conviendrait pas de restreindre fortement l'emploi de chiffres dans les études prévisionnelles. Pour les mêmes raisons, il est insisté également sur le risque des études sectorielles et le rapport note qu'en général il n'est pas souhaitable de mettre en œuvre des programmes individuels pour les divers secteurs.

Quant aux buts de la coordination, il est indiqué que, si cette dernière doit se traduire par une interaction permanente des objectifs nationaux et européens, en cas de divergences, il serait nécessaire d'examiner dans quelle mesure celles-ci peuvent perturber sérieusement l'évolution dans d'autres Etats membres et dans la Communauté. Seules de telles divergences devraient faire l'objet d'un effort de coordination.

Quant à une participation des catégories professionnelles aux travaux, il est précisé qu'il ne paraît pas indiqué d'inviter les représentants de ces groupes aux travaux des experts (études prospectives), car leur présence en modifierait entièrement le caractère fondé sur une entière indépendance. Quant à leur participation aux travaux d'élaboration du programme lui-même, les délibérations ont fait apparaître que l'intervention du Comité Economique et Social, à ce stade, peut comporter à la fois des avantages et des inconvénients : ceci constituerait une source d'informations précieuse, mais par ailleurs cela alourdirait la procédure

et entraînerait probablement des difficultés dans la formulation des objectifs. Aussi, est-il recommandé que le Comité de politique économique à moyen terme définisse une procédure comportant, par exemple, une consultation d'experts au début des travaux et une consultation ultérieure sur un programme déjà établi.

7. C'est sur la base de la recommandation de la Commission et des avis rendus par les organes consultatifs, que le Conseil a arrêté la décision portant création du Comité de politique économique à moyen terme.

Le Comité aura pour tâche de préparer, en se fondant sur les études prospectives d'un groupe d'experts indépendants, fonctionnant auprès de la Commission, un avant-projet de programme de politique économique à moyen terme. Celui-ci exposera les grandes lignes des politiques économiques que les Etats membres et les institutions de la Communauté entendent suivre au cours de la période considérée. Le programme visera à assurer la coordination de ces politiques. Il couvrira une période d'environ 5 ans.

Une déclaration adoptée par le Conseil précise que le programme ne devra pas fixer « d'objectifs de nature quantitative » pour la Communauté ou pour les Etats membres, ceci n'excluant pas qu'il puisse contenir des « indications quantitatives ».

Le projet de programme sera établi par la Commission sur la base des travaux du Comité de politique économique à moyen terme. Ce projet indiquera, le cas échéant, les points sur lesquels il s'écartera de l'avant-projet du Comité. Il est intéressant de noter qu'une telle disposition situe clairement la position du Comité — composé de hauts fonctionnaires responsables de la politique économique dans les Etats membres à raison de deux membres nommés par chacun des Etats et deux membres par la Commission — par rapport à la Commission. Toute l'action de coordination, fondée sur l'article 145 du Traité, relève de la compétence du Conseil. Si, pour des motifs pratiques, il a semblé normal que les tâches de préparation soient assurées avec la participation active de la Commission, les textes consacrent la compétence des Etats membres au sein du Comité en cette matière, la coordination étant réalisée sous la responsabilité du Conseil. Le Comité adresse, par ailleurs, directement ses rapports et avis au Conseil et à la Commission, son secrétariat étant assuré par cette dernière.

Le projet de programme transmis au Conseil sera sou-

mis par ce dernier pour consultation à l'Assemblée et au Comité Economique et Social.

Le programme sera adopté par l'accord du Conseil et celui des Gouvernements des Etats membres qui exprimeront ainsi leur intention d'agir dans les domaines couverts par le programme conformément aux orientations qui y seront prévues.

Le Comité aura, par ailleurs, pour tâche de suivre les politiques économiques à moyen terme des Etats membres, en examiner la comptabilité avec le programme et analyser l'évolution de l'économie.

Enfin, le Comité procédera à un examen annuel du programme, en vue de son adaptation éventuelle. Les textes ne précisent pas de quelle manière, le cas échéant, le programme adopté pourra faire l'objet de modifications. A ce sujet, il faut noter que le programme est prévu pour une durée d'environ 5 ans. Les révisions ou les adaptations éventuelles pourraient théoriquement s'opérer de deux manières : année par année pour une nouvelle période de 5 ans par exemple, ou année par année jusqu'à l'échéance de la période quinquennale du programme initial. Il semble que cet aspect revêt une certaine importance : en effet, le caractère même du programme et la portée des engagements qui seront assumés par son adoption pourraient être affectés par les réponses qui résulteront des actes futurs. Par ailleurs, il en découlerait certaines conséquences non négligeables sur la procédure qui sera employée pour la révision du programme : l'adoption des modifications interviendra-t-elle par la procédure retenue pour l'adoption du programme même, d'une part, et devrait-il être procédé à de nouvelles consultations, d'autre part ? La pratique future devra préciser ces points.

8. — La décision n'a pas indiqué de quelle manière — indépendamment des consultations qui seront demandées par le Conseil à l'Assemblée et au Comité Economique et Social avant l'adoption du programme — il sera procédé aux consultations avec les représentants des catégories professionnelles de la Communauté, au cours de l'élaboration du programme.

Sur ce point, il a été convenu que le Comité de politique économique à moyen terme devra faire toutes propositions utiles, dans le cadre de son règlement intérieur qui sera approuvé ultérieurement par le Conseil.

J. S.

PREMIÈRE ATTESTATION NÉGATIVE DÉLIVRÉE PAR LA COMMISSION DE LA C.E.E. EN VERTU DE L'ARTICLE 2 DU RÈGLEMENT N° 17 DU CONSEIL

Le Journal Officiel des Communautés Européennes du 9 avril 1964 publie une décision de la Commission (N° 64/233/CEE du 17 mars 1964) accordant la première attestation négative délivrée en vertu de l'Article 2 du Règlement N° 17. L'attestation porte sur un contrat de concession exclusive de vente intervenu entre un fabricant français d'articles de ménage et d'hygiène et son distributeur suisse.

LE contrat soumis à la Commission contenait principalement les dispositions suivantes :

- a) Le concédant français confie au concessionnaire-distributeur, la vente en Suisse de ses articles.
- b) Les articles faisant l'objet du contrat sont vendus par le concédant au concessionnaire franco Zurich, dé-

douanés. Le concessionnaire en assure la distribution par revendeurs, pour son propre compte, sans être le mandataire du concédant.

c) Le concessionnaire ne peut exercer l'activité prévue au contrat que dans le territoire concédé.

d) Le concessionnaire s'engage à ne fabriquer ni ven-

dre aucun article susceptible de concurrencer les articles fabriqués par le concédant.

e) En contrepartie, le concédant s'engage à n'effectuer sur le territoire suisse aucune vente d'articles des branches visées dans le contrat par un autre canal que celui du concessionnaire et à prendre toutes dispositions pour faire cesser les ventes de ces articles faites par des tiers sur le territoire suisse.

f) Le concédant doit transmettre au concessionnaire toutes commandes ou correspondances reçues directement de Suisse.

Compte tenu des stipulations ci-dessus énumérées et de la situation du marché des articles faisant l'objet du contrat, la Commission a estimé qu'il n'y avait pas lieu pour elle d'intervenir au sujet de ce contrat, en vertu des dispositions de l'Article 85, paragraphe 1 du Traité de Rome.

Les motifs sur lesquels s'appuie la décision de la Commission sont les suivants :

L'Article 85, paragraphe 1 du Traité de Rome stipule que sont incompatibles avec le Marché Commun et interdits tous accords entre entreprises qui sont susceptibles d'affecter le commerce entre Etats membres et qui ont pour objet ou pour effet d'empêcher, de restreindre ou de fausser le jeu de la concurrence à l'intérieur du Marché Commun. Il convenait donc d'examiner :

1°) Si le contrat avait **pour objet** d'empêcher, de restreindre ou de fausser le jeu de la concurrence à l'intérieur du Marché Commun, et

2°) Si le contrat pouvait avoir **pour effet** d'empêcher, de restreindre ou de fausser le jeu de la concurrence à l'intérieur du Marché Commun.

La réponse à la première question paraît être simple pour la Commission. Celle-ci a estimé qu'un contrat par lequel un fabricant établi dans le Marché Commun, accorde à une entreprise, établie à l'extérieur du Marché Commun, la concession exclusive de la vente de ses articles pour un territoire situé en dehors du Marché Commun n'a pas pour objet de porter atteinte au jeu de la concurrence à l'intérieur du Marché Commun.

Par contre, la Commission a estimé que la réponse à donner à la deuxième question n'était pas aussi évidente et nécessitait un examen attentif des circonstances de fait. La Commission est néanmoins arrivée à la conclusion que le contrat dont nous avons indiqué les clauses essentielles, n'avait pas pour effet de porter atteinte au jeu de la concurrence dans le Marché Commun en fondant son raisonnement sur les éléments d'appréciation suivants :

1. — Les articles faisant l'objet du contrat sont livrés au concessionnaire en Suisse, dédouanés. Pour être reven-

us dans le Marché Commun, ces articles devraient franchir une nouvelle frontière douanière. De ce fait, ils ne seraient pas susceptibles d'entrer en concurrence avec les produits similaires livrés par le concédant directement sur le Marché Commun. Il n'en serait autrement que si les prix manufacturés par le concédant pour le marché suisse étaient inférieurs à ceux qu'il pratiquait à l'intérieur du Marché Commun. Or, rien ne permettait de supposer que le concédant pratiquait une telle politique de prix. Au contraire, le fait qu'il n'est pas interdit aux acheteurs suisses des produits sous contrat de revendre ceux-ci dans le Marché Commun, paraît indiquer que les prix facturés au concessionnaire n'étaient pas inférieurs à ceux pratiqués par le concédant à l'intérieur du Marché Commun.

2. — Il existe sur le marché des articles de ménage et d'hygiène en matière plastique, faisant l'objet du contrat, un nombre important de fabricants et de commerçants établis dans les Etats membres de la C.E.E. ainsi que dans d'autres Etats. Producteurs et distributeurs sont donc en mesure de se faire concurrence sur le territoire du Marché Commun.

3. — Aucune opposition de la part de tiers ne s'était manifestée à la suite de la publication faite par la Commission en application de l'Article 19, paragraphe 3 du Règlement n° 17.

La décision du 11 mars 1964 présente un intérêt pratique assez important, car elle permet de dégager les principes dont s'inspirera la Commission dans l'examen des contrats de concession exclusive conclus par un fabricant du Marché Commun avec un concessionnaire établi en dehors de la C.E.E.

La Commission estime que de tels contrats n'ont pas **pour objet** d'affecter le libre jeu de la concurrence à l'intérieur du Marché Commun. Ils pourraient néanmoins avoir **pour effet** de porter atteinte à cette concurrence.

C'est par un examen des conditions concrètes du marché et des conséquences économiques du contrat que la Commission conclut à l'inapplicabilité de la prohibition édictée à l'Article 85, paragraphe 1 du Traité de Rome. Deux éléments ont été déterminants pour la Commission : 1° L'existence sur le marché considéré de nombreux fabricants et distributeurs qui sont en mesure de se faire concurrence, et 2° Le fait qu'une réimportation dans le Marché Commun des articles livrés en Suisse serait grevée de nouveaux droits de douane. Les articles réimportés ne seraient donc pas susceptibles de concurrencer les produits livrés par le fabricant directement à l'intérieur du Marché Commun.

Les motifs de la Commission paraissent judicieux et semblent devoir être pleinement approuvés.

L. FOCSANEANU.

LES LIMITES DES PRIX INDICATIFS NATIONAUX DU LAIT

Dans une précédente chronique (1), nous avons indiqué qu'en définissant sa politique dans le secteur laitier, la Communauté n'avait pas, par un coup de baguette magique, résolu l'ensemble des problèmes qui se posaient dans ce secteur. Parmi ces problèmes certains sont à long terme et concernent plutôt la structure même de l'ensemble du secteur en cause ; d'autres sont à court terme et se rapportent directement à l'application de certaines dispositions du règlement de base (2).

(1) Voir Revue du Marché Commun, n° 64, pages 464 et suivantes.

(2) Règlement n° 13/64/C.E.E. paru au J.O.C.E., n° 34, du 27/2/64.

L'une de ces dispositions a trait à la fixation de ce qui a été appelé la « fourchette » des prix indicatifs nationaux, c'est-à-dire les limites à l'intérieur desquelles les Etats membres sont tenus de fixer leur prix indicatif du lait.

CETTE disposition à court terme est la première décision qui devait être prise par le Conseil, non seulement dans l'ordre chronologique mais également dans l'ordre d'importance. En effet, cette décision commande, d'une part, la démobilitation d'une partie des aides nationales (article 19 paragraphe 4, 2^e alinéa) et, d'autre part, la fixation des prix de référence (article 5 paragraphe 2) lesquels commandent à leur tour le régime des échanges.

La fourchette des prix indicatifs nationaux est prévue par l'article 17 paragraphe 2 du règlement qui dispose que : « Pour la campagne laitière 1964/1965, le Conseil, statuant à l'unanimité sur proposition de la Commission, arrête avant le 1^{er} mars 1964 les limites supérieure et inférieure des prix indicatifs nationaux du lait. Ces limites sont valables pour tous les Etats membres. Elles sont fixées en prenant pour base le prix moyen du lait, départ exploitation agricole, que les producteurs de chacun des Etats membres ont dans leur ensemble obtenu au cours de l'année 1963 pour la totalité de leur production laitière commercialisée. Ce prix est corrigé pour tenir compte : de l'écart entre la teneur en matière grasse du lait dans chaque Etat membre et une teneur de 3,7 % ; des modifications du prix à la production par rapport à la période de référence, dans la mesure où elles sont dues à des modifications des objectifs de prix pour le lait ou à un développement normal des marchés et des prix dans l'Etat membre en cause ».

Il est permis de déduire de ce texte que la fourchette des prix indicatifs nationaux doit correspondre aux extrêmes moyens constatés dans la Communauté au cours de l'année 1963, prise comme période de référence, après corrections éventuelles. Ces corrections sont obligatoires dès l'instant où les conditions requises à leur application sont remplies. Les limites supérieure et inférieure des prix indicatifs nationaux doivent donc, en quelque sorte, pour la première campagne laitière, figer vers le haut et vers le bas les prix perçus par les producteurs de la Communauté, les Etats membres conservant toute liberté, à l'intérieur de cette marge, pour déterminer le niveau de leur prix indicatif.

Ici apparaît la première difficulté. Le projet de règlement a été conçu et élaboré dans ses lignes essentielles par la Commission à une époque où les prix aux producteurs, dans les différents Etats membres, étaient de l'ordre de 0,38 à 0,41 FF par kilogramme de lait contenant 3,7 % de matière grasse. La plage entre les extrêmes était relativement étroite et l'écart d'environ 9 % par rapport au prix le plus bas.

Depuis, l'évolution du marché dans certains Etats membres a profondément modifié cette situation. Alors que le prix moyen le plus bas n'a, en deux ans, augmenté que d'environ 0,01 FF par kilogramme — mais ce prix con-

cerne les Etats membres où la production est la plus importante — le prix moyen le plus élevé a bondi à 0,5184 FF/kg (3). L'écart passe ainsi de 9 à 31 %.

Sur la base de ces constatations, le Conseil a arrêté un règlement (4) fixant la limite supérieure au niveau de 0,5184 FF/kg et la limite inférieure au niveau de 0,3925 FF/kg.

Une telle décision amène aux réflexions suivantes :

D'abord, et bien que, conformément aux dispositions du règlement de base, la fourchette des prix indicatifs nationaux ait été fixée abstraction faite de toute notion d'orientation de la production laitière, il n'en demeure pas moins qu'un prix de 0,52 FF/kg pourrait constituer un **pôle d'attraction** pour l'ensemble des producteurs de la Communauté et en particulier pour ceux dont la production est commercialisée à des prix voisins de la limite inférieure, c'est-à-dire le plus grand nombre. Ceci pourrait aboutir à une fixation du prix indicatif national à un niveau plus élevé que le niveau actuel. Une telle tendance à la hausse ne pourrait que difficilement être négligée lors de la fixation du prix indicatif commun (5), lequel commandera l'évolution ultérieure de la production laitière de la Communauté. Au cas où ce prix serait fixé à un niveau relativement élevé, il faut en mesurer les conséquences.

La première de ces conséquences serait sans doute de créer un attrait particulier pour la production laitière. Il pourrait en résulter une incitation à la production alors que celle-ci tend déjà à dépasser les besoins. En outre cette augmentation de la production laitière risquerait de se réaliser, en partie, au détriment de la production de viande bovine, alors qu'il s'agit là d'un secteur où la Communauté est déficitaire. Celle-ci serait donc amenée à importer de la viande dans l'instant même où elle serait forcée d'écouler ses excédents laitiers dans le commerce international à des prix de loin inférieurs à ceux payés à la production dans la Communauté. Il convient de mesurer les répercussions si elle est de nature à améliorer ou à dégrader la structure générale de l'ensemble des prix agricoles.

C'est pourquoi le Conseil a pris à cet effet une résolution (6) aux termes de laquelle il a établi qu'au moment où il déterminera le prix indicatif commun, il tiendra compte certes de la nécessité d'assurer une juste rémunération aux producteurs, mais aussi de celle d'éviter une production excédentaire. A cet effet, le Conseil a précisé que les limites de 0,39 FF/kg et de 0,52 FF/kg ne constitueront pas un élément déterminant pour la fixation du prix indicatif commun.

Comme le prix indicatif commun sera fixé pour la campagne laitière 1965/1966 avant le 15 janvier 1965, il sera possible, dans quelques mois, de mesurer jusqu'à quel point la résolution du Conseil a été simple déclaration d'intention.

(3) Règlement n° 37/64/C.E.E. paru au J.O.C.E., n° 54, du 2 avril 1964.

(4) Ce prix doit être fixé pour la première fois avant le 15 janvier 1965 et non, comme nous l'avions signalé précédemment, à partir de la troisième campagne laitière.

(5) Voir J.O.C.E., n° 54, du 2 avril 1964.

(3) Ce prix correspond à la moyenne des prix perçus par les producteurs italiens en 1963. Il résulte d'une hausse considérable au cours des derniers mois de l'année de référence. Cette hausse est due en partie à la situation économique générale en Italie, en partie aussi au fait que la production laitière dans ce pays a sensiblement baissé à un moment où la consommation a commencé à augmenter.

LA VIE DU MARCHÉ COMMUN ET DES AUTRES INSTITUTIONS EUROPÉENNES

Sous ce titre, nous publions chaque mois une analyse courte mais complète de l'activité de la C.E.E. et des autres institutions européennes. Elle permet au lecteur pressé d'être rapidement informé et constitue un éphéméride auquel il peut être commode de se reporter.

I. — LES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES.

Nominations

PARLEMENT EUROPEEN

M. DUVIEUSART, démocrate-chrétien, Belge, a été élu Président du Parlement européen par 57 voix contre 51 à M. KAPTEYN, socialiste, Néerlandais.

MM. FOHRMANN, BATTAGLIA, FURLER, VENDROUX, KREYSSIG, BRUNHES, RUBINACCI et KAPTEYN ont été élus Vice-Présidents par acclamation.

Le Parlement a également désigné comme rapporteurs généraux MM. NEDERHORST, ROSSI et PEDINI.

Mme STROBEL, Allemande, a été nommée Présidente du groupe socialiste, M. POHER, Français, Président du groupe démocrate-chrétien, et M. PLEVEN, Français, Président du groupe libéral.

REPRESENTATIONS AUPRES DES COMMUNAUTES

M. BESSAIN, ambassadeur, a été désigné par le Gouvernement de la République Algérienne Démocratique et Populaire, comme chef de la Mission de ce pays auprès des Communautés européennes.

COMITE CONSULTATIF DE L'AGENCE D'APPROVISIONNEMENT D'EURATOM

M. Franco CASTELLI, Directeur général de l'E.N.E.L., a été nommé membre du Comité Consultatif de l'Agence d'approvisionnement, en remplacement de M. ANGELINI, démissionnaire.

COMMISSION DE LA C.E.E.

M. Jean DURIEUX a été nommé directeur des études du développement à la Direction générale du développement de l'outre-mer, en remplacement de M. Jacques LEFEBVRE, décédé.

COMITE CONSULTATIF POUR LA FORMATION PROFESSIONNELLE

Le Conseil a procédé à la nomination, pour la période du 21 avril 1964 au 20 avril 1966, des membres et suppléants du Comité appelé à assister la Commission dans l'accomplissement des tâches qui lui sont confiées

en vertu de la décision du Conseil du 2 avril 1963, portant établissement des principes généraux pour la mise en œuvre d'une politique commune de formation professionnelle.

Travaux

1) POLITIQUE CONJONCTURELLE.

Le Conseil, après proposition par la Commission d'un projet de recommandation aux Etats membres visant les dispositions à prendre en vue du rétablissement de l'équilibre économique interne et externe de la Communauté, a procédé à un examen de l'évolution de la situation économique dans la Communauté. Considérant qu'une coordination étroite des politiques économiques générales serait susceptible de renforcer les actions déjà entreprises sur le plan national, le Conseil est convenu, les 13-14-15 avril 1964, d'adresser aux Etats membres, une recommandation d'ensemble, ayant pour objectif de mettre fin à certaines tendances risquant de mettre en jeu l'équilibre interne et externe de la Communauté et d'assurer ainsi la stabilité des prix et des coûts de production.

2) POLITIQUE FINANCIERE ET MONETAIRE.

Afin de renforcer la coopération monétaire et financière au sein de la C.E.E., le Conseil a également les 13-14 et 15 avril 1964 décidé la création d'un comité des Gouverneurs des Banques centrales des Etats membres, ayant pour objectif de développer la collaboration entre ces Institutions et l'instauration d'une consultation au sein du Comité monétaire et relative à la collaboration entre les Etats membres en matière de relations monétaires internationales, consultation à intervenir préalablement à toute décision importante des Etats membres dans le domaine précité. Il a également décidé la création d'un comité de politique budgétaire chargé d'examiner et de confronter les grandes lignes des politiques budgétaires des Etats membres.

Dans ce contexte, les Représentants des Etats membres, réunis au sein du Conseil, ont adopté une déclaration relative à l'organisation de consultations préalables entre les Etats membres en cas de modification de parité de change de leurs monnaies, consultations auxquelles la Commission sera associée. (Les propositions de la Commis-

sion avaient été analysées dans la Revue, n° 60, pages 283-284 par Pierre KERN : *Vers une monnaie unique en Europe*, juillet-août 1963).

3) POLITIQUE ECONOMIQUE A MOYEN TERME.

Le Conseil a à cette même session des 13, 14 et 15 avril 1964 adopté, sur la base d'un projet de la Commission et après avis du Parlement et du Comité Economique et Social, une décision portant création d'un Comité de politique économique à moyen terme.

Ce Comité aura pour tâche principale d'élaborer un avant-projet de programme de politique économique à moyen terme couvrant une période d'environ 5 ans.

Le Comité sera, en outre, chargé de suivre les politiques économiques à moyen terme des Etats membres et d'en examiner la compatibilité avec le programme. Il pourra émettre des avis pour éclairer les Institutions compétentes de la Communauté et des Etats membres dans la poursuite de la politique économique envisagée. Les Etats membres et la Commission nommeront chacun deux membres du Comité et deux suppléants.

4) CONCURRENCE.

Sur avis du Conseil consultatif en matière d'ententes et de positions dominantes, la Commission de la Communauté économique européenne a décidé de délivrer à l'entreprise française Grosfillex une attestation négative pour un contrat de représentation exclusive conclu avec la firme suisse Fillistorf. Dans ce contrat, Grosfillex accorde à la firme Fillistorf le pouvoir exclusif d'écouler en Suisse les marchandises qu'elle produit. En même temps, la maison Fillistorf est engagée à ne pas réexporter ces produits.

5) QUESTIONS TARIFAIRES.

Suite aux conclusions du Conseil d'Association C.E.E.-Grèce du 10 mars, les Représentants des Etats membres ont décidé de mettre en vigueur, à la date du 1^{er} juillet 1964, pour le tabac brut et les déchets de tabac un droit de douane égal à 40 % du droit de base.

En ce qui concerne le rapprochement des tarifs nationaux vers le tarif douanier commun pour le tabac brut et les déchets de tabac, les Etats membres procéderont à la date du 31 décembre 1964 à une nouvelle réduction de l'écart entre le taux effectivement appliqué au 1^{er} janvier 1957 et celui du tarif douanier commun. Cette réduction s'élève à 15 %.

En outre, à la date du 31 décembre 1965, les Etats membres procéderont pour le tabac brut et les déchets de tabac à une réduction supplémentaire de 15 % de l'écart entre le taux effectivement appliqué au 1^{er} janvier 1957 et celui du tarif douanier commun.

6) AGRICULTURE.

Le Conseil a adopté :

- un règlement relatif aux critères de fixation des montants forfaitaires pour le riz et les brisures ;
- un règlement portant fixation des coefficients pour le calcul du prélèvement applicable à chacun des produits

visés à l'annexe II du règlement n° 14/64/C.E.E. (viande bovine) ;

— un règlement établissant la liste des produits de base pour le calcul des restitutions à l'exportation vers les pays tiers ;

— un règlement portant fixation du montant représentant les frais de transport de passage en frontière de certains produits laitiers.

7) TRANSPORTS - NAVIGATION DU RHIN.

La Commission a présenté un Mémoire relatif à la navigation rhénane. Dans ce document, la Commission expose en détail ses conceptions, sur les questions politiques, économiques, et juridiques qui se posent pour la navigation rhénane dans le cadre de l'intégration des transports en Europe. La Commission a été amenée à formuler cet avis en raison des réserves formulées de part et d'autre, touchant la compatibilité de diverses dispositions de la législation communautaire en vigueur, avec le statut juridique traditionnel de la navigation du Rhin, notamment l'Acte de Mannheim. Ce Mémoire revêtira une importance particulière lors de la discussion prévue au Parlement européen et au Conseil sur la politique des transports.

L'examen juridique auquel la Commission a procédé l'a amenée à conclure que les normes du droit communautaire sont, en principe, également applicables à la navigation rhénane.

Par ailleurs, au-delà des considérations d'ordre juridique, la Commission a abouti à la conclusion que, ni les principes politiques et économiques du Traité de Rome ou les règlements concrets du droit communautaire en vigueur, ni les mesures proposées, ne sont en contradiction avec les fondements politiques et économiques de l'acte de Mannheim.

En incluant la navigation rhénane dans ses propositions pour la réalisation de la politique commune des transports, la Commission n'a pas uniquement pour but de garantir des conditions de concurrence identiques pour toutes les branches de transport à l'intérieur de la Communauté, et une protection uniforme des usagers des transports. Elle a également pour objectif d'améliorer et de renforcer la situation économique de la batellerie rhénane sur le plan général. Dans le domaine de la politique des prix, les limites inférieures des fourchettes doivent avant tout contribuer à maintenir à un niveau satisfaisant les revenus des entreprises bien gérées. Ainsi, les petites entreprises auront aussi la possibilité d'adapter leur statut social et leurs installations techniques aux exigences du trafic moderne. Une unification des conditions de transport offrira aux transporteurs une base valable pour la gestion et les calculs de prévision de leur entreprise. Quant aux dispositions en matière de politique sociale du traité de Rome, et à la décision d'harmonisation prévue par la Commission, elles laisseront suffisamment de souplesse pour venir à bout, tout en tenant compte des conditions de vie et de travail particulières de la navigation rhénane, des difficultés auxquelles sont exposés les équipages des bateaux et les membres de leur famille. Beaucoup a déjà été réalisé en ce domaine pour la navigation rhénane, mais il serait très difficilement concevable que cette dernière ne puisse précisément pas participer, au même titre que le reste de l'économie, à la

tentative d'instaurer au sein de la Communauté un système social harmonisé, ouvert au progrès, et répondant aux exigences de la société moderne.

Au vu des résultats de l'examen juridique par la Commission des rapports entre le droit communautaire et le droit traditionnel pour la navigation rhénane, la Communauté et la Suisse sont libres en principe de négocier les ajustements indispensables en ce qui concerne les transports entre la Communauté et la Suisse. La Commission propose donc d'engager avec la Suisse des pourparlers exploratoires qui doivent aussi s'étendre aux questions du trafic ferroviaire et routier.

8) QUESTIONS SOCIALES.

* Le Conseil, après avoir recueilli l'avis du Parlement européen et du Comité économique et social, a approuvé le règlement et la directive relatifs à la libre circulation des travailleurs dans la Communauté. Ces dispositions se

substitueront au règlement n° 15, en vigueur depuis le 1^{er} septembre 1961, et à la directive du 16 août 1961 ; elles entrent en vigueur le 1^{er} mai 1964.

* Les Représentants des Etats membres ont adopté, le 21 avril 1964, le premier programme commun destiné à favoriser le développement des échanges de jeunes travailleurs au sein de la Communauté.

Ce programme concerne les jeunes travailleurs stagiaires qui se rendent dans les Etats membres afin d'y perfectionner leur formation professionnelle et leurs connaissances culturelles, linguistiques et humaines.

9) QUESTIONS ATOMIQUES.

Le Conseil a marqué son accord sur les termes d'un échange de lettres entre la Commission d'Euratom et la United States Atomic Energy Commission (U.S.A.E.C.) pour l'établissement d'un large échange d'informations entre ces deux organismes dans le domaine des réacteurs rapides.

II. - LA C.E.E., LES PAYS ASSOCIÉS ET LES PAYS TIERS

1) Liban

Le Conseil a examiné le 14 avril 1964 les différents aspects des relations entre la C.E.E. et le Liban.

En vue de permettre l'ouverture prochaine des négociations entre les deux parties, il a arrêté les termes d'un mandat destiné à la délégation mixte de la Communauté.

2) Japon

Le Conseil a eu le 14 avril 1964 un échange de vues approfondi en ce qui concerne les relations commerciales entre la Communauté et le Japon et a constaté que le temps semble mûr pour des initiatives communautaires en ce domaine.

Il est convenu de reprendre l'examen de cette question les 1^{er} et 2 juin 1964.

3) G.A.T.T.

Le Conseil a le 14 avril 1964 entendu un exposé de la Commission sur l'état d'avancement de la préparation des négociations commerciales multilatérales dans le cadre du G.A.T.T.

Le Conseil a constaté que le mandat qu'il avait approuvé le 23 décembre 1963 est suffisamment souple pour permettre à la Commission de poursuivre les négociations en cours avec les pays tiers principalement intéressés. Il a, par conséquent décidé de maintenir ce mandat.

4) Tanganyika - Ouganda - Kenya

Le Conseil a le 14 avril 1964 procédé à un échange de vues au sujet des relations de la Communauté avec le Tanganyika, l'Ouganda et le Kenya.

Ces pays ont demandé l'ouverture de négociations avec la Communauté en vue de la conclusion d'un accord d'association comportant des droits et des obligations réciproques notamment dans le domaine des échanges commerciaux.

Le Conseil a pris connaissance du rapport de la Commission au sujet des conversations exploratoires qui se sont déroulées en février avec une délégation des trois pays de l'Est africain.

Le Conseil a chargé les Représentants Permanents de procéder à un examen approfondi du rapport de la Commission et de dégager dans un projet de mandat de négociation ce que pourrait être l'attitude de la Communauté à l'égard des différents problèmes que pose la demande des pays de l'Est africain.

5) Nigéria

Le Conseil, après avoir examiné le rapport des Représentants Permanents au sujet de la demande d'ouverture de négociations présentée par le Nigéria, a le 14 avril 1964, chargé les Représentants Permanents de continuer l'étude de certains problèmes particulièrement importants qui n'ont pas encore été suffisamment approfondis et la Commission de poursuivre ses conversations avec la délégation du Nigéria, afin d'obtenir des précisions quant à la position de ce pays sur un certain nombre de points.

Réunion du Comité Européen de Droit Rural

LE Comité Européen de Droit Rural s'est réuni à Paris, le 7 mars 1964, sous la présidence de M. de FELICE, Avocat à la Cour de Paris, Ancien Ministre de l'Agriculture.

Maitre MEGRET, Avocat à la Cour de Paris, Délégué Général du Comité Européen de Droit Rural, a présenté le rapport sur les importantes modifications qui devaient être apportées aux statuts de ce groupement. Il a proposé un plan de travail pour les quatre années à venir. Le principal thème du prochain colloque, qui se tiendra en 1965, dans une ville de la Communauté, concernera « **Les Aspects Juridiques de l'Exploitation Agricole dans les Pays du Marché Commun** ».

Ont notamment participé à ces travaux : Maitres BRUNOIS et NOILHAN, Avocats à la Cour de Paris, M. MALEZIEUX, Secrétaire Général de l'Institut de Droit Rural et d'Economie Agricole, M. de JUGLART, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, Maitre GIFFARD, Avocat à la Cour de Cassation, Maitre ROZIER, Avocat à la Cour

de Bordeaux, Maitre GENTY, notaire, représentant du Conseil Supérieur du Notariat, M. COTTON, Chef du Service juridique de la Fédération Nationale des Syndicats des Exploitants Agricoles, M. RAZOULS, Secrétaire général de la Banque Franco-Chinoise, M. RANDIER, Directeur des Etudes de l'Institut des Hautes Etudes de Droit Rural et d'Economie Agricole.

Parmi les délégations étrangères, on notait la présence de M. le Professeur FRASSOLDATI et de M. le Professeur MILANI, pour l'Italie ; M. le Docteur KALHKE, pour l'Allemagne ; M. ANDRIES, Magistrat ; M. de LEEUW, Conseiller de la Communauté Economique Européenne, M. le Conseiller RAPORT, pour le Benelux.

Au cours des travaux, les membres du Comité Européen de Droit Rural ont été conviés à des réceptions, par le Conseil de l'Europe, l'Assemblée Permanente des Présidents des Chambres d'Agriculture, et par le Conseil Municipal de Paris. Au cours de cette réception, M. le Président AUBURTIN a prononcé un important discours.

Les Congrès des Syndicats Européens

LA quatrième Assemblée Générale des Syndicats Libres des Etats membres de la C.E.E. (C.I.S.L.) et la troisième Conférence européenne des Syndicats Chrétiens (C.I.S.C.) se sont tenues respectivement à Paris les 11, 12 et 13 mars et à Strasbourg les 15, 16 et 17 avril 1964.

Au cours des travaux de l'Assemblée générale des Syndicats libres ont été esquissés les principaux **problèmes afférents aux politiques sociale, économique et agricole de la Communauté** afin de dégager les possibilités de l'action syndicale.

L'analyse des différentes activités a permis de constater que dans tous les domaines où la consultation des syndicats n'est pas institutionnellement prévue, notamment par la voie du Comité économique et social, l'influence syndicale manque de continuité. En outre, l'Assemblée a estimé que la seule consultation du Comité économique et social n'est pas suffisante, car les organisations syndicales veulent participer dès le premier stade, à la préparation de toutes les décisions, lesquelles sont actuellement élaborées au niveau des seuls fonctionnaires.

En ce qui concerne plus particulièrement la politique sociale, l'appréciation des activités déployées par la Commission prouve que des initiatives plus poussées sont nécessaires pour parvenir à des solutions communautaires des problèmes du marché du travail et surtout de l'harmonisation sociale et plus particulièrement de l'harmonisation des systèmes de sécurité sociale.

Des travaux de la troisième Conférence européenne des Syndicats Chrétiens, il faut retenir notamment un rapport de M. Esperet sur le thème « **Pour une véritable démocratie européenne** », qui critique le fonctionnement institutionnel de la C.E.E. et qui demande la mise en œuvre d'une action d'ensemble comprenant une adaptation des structures syndicales et la création d'un pouvoir politique, résultant de la fusion des exécutifs, du renforcement des pouvoirs du Parlement et de l'association des travailleurs

aux décisions économiques, qui soit un contre-poids au pouvoir économique privé croissant. Par ailleurs, le rapport de M. Dohmen sur le thème « **Une politique sociale à la dimension de l'Europe** » réclame une programmation sociale, une révision du fonctionnement de la Banque européenne d'investissements et, sur le plan interne, la restructuration de la C.I.S.C. au moyen notamment de la création de comités sectoriels européens et d'une instance centrale de concentration et de coordination de l'action syndicale.

Au cours de l'une et l'autre de ces réunions, M. Lévi Sandri, membre de la Commission de la C.E.E. et président du groupe « Affaires Sociales », a exposé la politique sociale de la Commission et a pris position pour une **démocratisation de la Communauté**. Le renforcement de la démocratie dans le développement de la Communauté est une nécessité et un premier pas pourra être constitué par l'élection au suffrage universel du Parlement européen et par des formules concrètes de collaboration avec le Comité économique et social, permettant aux organisations des partenaires sociaux, notamment les organisations des travailleurs, de remplir le rôle qui leur revient dans la construction de l'Europe. La politique sociale constitue un élément essentiel de la politique communautaire et la Commission estime qu'elle devrait se fonder sur une collaboration étroite entre la Commission, les Gouvernements et les partenaires sociaux. Quant à la réalisation de la C.E.E. dans le domaine social, jusqu'à maintenant l'activité s'est concentrée sur l'application des dispositions obligatoires du Traité — et des résultats importants ont été atteints — mais là où le Traité laisse une plus grande initiative aux Institutions, cette initiative a été relativement modeste. Une semblable situation, si elle devait se prolonger, serait inquiétante. Néanmoins, si tous les efforts sont conjugués, on peut s'attendre à ce que les résultats soient supérieurs à ce qui aurait été possible si le Traité avait réglementé d'une façon précise la politique sociale de la Communauté.

AU JOURNAL OFFICIEL DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES

RELEVES D'ACTES PUBLIES PAR LES INSTITUTIONS
DE LA C.E.E. EN MARS ET AVRIL 1964

Dépouillement du n° 51 au n° 63 du 18 avril 1964 *

* *NOTA : Certains actes de la période considérée n'ont pu trouver place dans la présente chronique ; ils seront publiés par le prochain numéro.*

CONSEIL

REGLEMENTS.

Règlement n° 33/64/C.E.E. du Conseil, du 25 mars 1964, prorogeant la durée de validité du règlement n° 85/63/C.E.E. du Conseil, relatif à la détermination des **prix d'écluse** et des montants supplémentaires, et fixant des dispositions transitoires pour les découpes et les préparations et conserves à base de viande de porc (53).

Règlement n° 34/64/C.E.E. du Conseil, du 25 mars 1964, modifiant la liste des produits en ce qui concerne certains **produits à base de viande de porc** (53).

Règlement n° 36/64/C.E.E. du Conseil du 25 mars, portant fixation, pour la période débutant le 1^{er} juillet 1964, des limites des **prix indicatifs** des Etats membres producteurs pour le riz et du **prix de seuil** des Etats membres non producteurs pour le riz et les brisures (54).

Règlement n° 37/64/C.E.E. du Conseil, du 25 mars 1964, portant fixation des limites supérieure et inférieure des **prix indicatifs nationaux du lait** pour la campagne laitière 1964/1965 (54).

Règlement n° 38/64/C.E.E. du Conseil, du 25 mars 1964, relatif à la **libre circulation des travailleurs** à l'intérieur de la Communauté (62).

DECISIONS.

64/194/C.E.E. : Décision du Conseil, du 9 mai 1963, donnant décharge à la Commission sur l'exécution du **budget** et du budget rectificatif et supplémentaire pour l'exercice 1961 (52).

64/195/C.E.E. : Décision du Conseil, du 9 mai 1963, donnant décharge à la Commission sur l'exécution des opérations du **Fonds de développement** pour l'exercice 1961 (52).

64/201/C.E.E. : Décision du Conseil, du 25 mars 1964, portant **suspension temporaire** des droits du **tarif douanier commun** applicables à l'essence de térébenthine et aux autres produits de la position 38.07 ainsi qu'aux colophanes de la position 38.08 A (54).

64/202/C.E.E. : Décision du Conseil, du 25 mars 1964, portant **suspension temporaire** du droit du **tarif douanier commun** applicable à certaines lames en cellulose régénérée de la position ex 39.07 A (54).

DIRECTIVES.

64/220/C.E.E. : Directive du Conseil, du 25 février 1964, pour la suppression des **restrictions au déplacement et au séjour des ressortissants** des Etats membres à l'intérieur de la Communauté en matière d'établissement et de prestation de services (56).

64/221/C.E.E. : Directive du Conseil, du 25 février 1964, pour la **coordination des mesures spéciales aux étrangers** en matière de déplacement et de séjour justifiées par des raisons d'ordre public, de sécurité publique et de santé publique (56).

64/222/C.E.E. : Directive du Conseil, du 25 février 1964, relative aux modalités des **mesures transitoires** dans le domaine des **activités du commerce de gros et des activités d'intermédiaires du commerce, de l'industrie et de l'artisanat** (56).

64/223/C.E.E. : Directive du Conseil, du 25 février 1964, concernant la réalisation de la **liberté d'établissement et de la libre prestation des services** pour les activités relevant du **commerce de gros** (56).

64/224/C.E.E. : Directive du Conseil, du 25 février 1964, concernant la réalisation de la **liberté d'établissement et de la libre prestation des services** pour les activités **d'intermédiaires du commerce, de l'industrie et de l'artisanat** (56).

64/225/C.E.E. : Directive du Conseil, du 25 février 1964, visant à supprimer en matière de **réassurance** et de rétrocession les restrictions à la **liberté d'établissement et à la libre prestation des services** (56).

64/240/C.E.E. : Directive du Conseil, du 25 mars 1964, relative à la **suppression des restrictions au déplacement et au séjour des travailleurs** des Etats membres et de leur famille à l'intérieur de la Communauté (62).

RESOLUTIONS.

64/200/C.E.E. : Résolution du Conseil, relative à la fixation des **prix indicatifs du lait** (54).

COMMISSION

REGLEMENTS.

Règlement n° 31/64/C.E.E. de la Commission, du 17 mars 1964, portant, pour la période 1^{er} avril-30 juin 1964, adaptation et fixation des **prix d'écluse** pour les **œufs de volailles** en coquille et les **volailles** vivantes et abattues et fixation des **prélèvements** envers les pays tiers pour les œufs de volailles en coquille, les volailles vivantes d'un poids n'excédant pas 185 grammes et les volailles abattues (51).

Règlement n° 32/64/C.E.E. de la Commission, du 19 mars 1964, portant adaptation et fixation des **prix d'écluse** pour les **porcs** et les produits à base de viande de porc, pour les importations effectuées entre le 1^{er} avril et le 30 juin 1964 (51).

Règlement n° 35/64/C.E.E. de la Commission, du 26 mars 1964, modifiant la liste des produits en ce qui concerne certains produits à base de viande de porc (53).

Règlement n° 39/64/C.E.E. de la Commission, du 17 avril 1964, fixant un montant supplémentaire pour le jaune d'œuf séché de volailles (63).

DECISIONS.

64/208/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations des Etats de l'Union économique belgo-luxembourgeoise en provenance des autres Etats membres concernant les poissons de mer frais (vivants ou morts) réfrigérés ou congelés, sauf harengs, éperlans et esprots ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/209/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République fédérale d'Allemagne en provenance des autres Etats membres concernant les autres fruits, plantes et parties de plantes, confits au sucre, sauf cerises confites, ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/210/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République fédérale d'Allemagne en provenance des autres Etats membres concernant les pois fourragers de semence ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/211/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République fédérale d'Allemagne en provenance des autres Etats membres concernant les haricots fourragers de semence ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/212/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République fédérale d'Allemagne en provenance des autres Etats membres concernant les légumes à cosse secs, de semence ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/213/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République française en provenance des autres Etats membres, concernant les dattes présentées en emballages unitaires de 5 kg net et moins, ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/214/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République française en provenance des autres Etats membres concernant les échalotes ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/215/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars

1964, portant constatation que les importations de la République française en provenance des autres Etats membres concernant la lupuline ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/216/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République française en provenance des autres Etats membres concernant les sardines fraîches, réfrigérées ou congelées, ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/217/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République française en provenance des autres Etats membres concernant les thons frais, réfrigérés ou congelés ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/218/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République française en provenance des autres Etats membres concernant les harengs frais, réfrigérés ou congelés ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

64/219/C.E.E. : Décision de la Commission, du 4 mars 1964, portant constatation que les importations de la République française en provenance des autres Etats membres concernant les farines, semoules et flocons de pommes de terre autres que pour l'alimentation du bétail ont été inférieures au contingent ouvert pendant deux années consécutives (55).

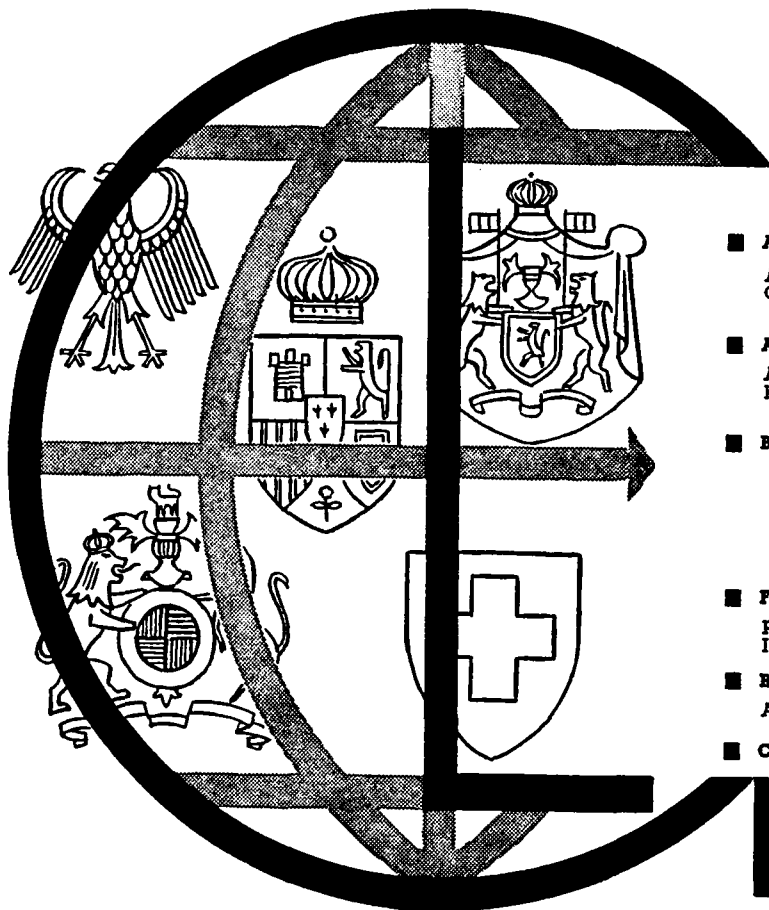
64/226/C.E.E. : Décision de la Commission, du 19 mars 1964, relative à l'autorisation de modification de l'annexe B ter aux conditions générales d'application des tarifs pour le transport des marchandises (C.G.A.T.M.) de la Société nationale des chemins de fer français (S.N.C.F.) (57).

64/227/C.E.E. : Décision de la Commission, du 19 mars 1964, relative à l'autorisation du tarif exceptionnel n° 251 — point A des chemins de fer italiens de l'Etat (57).

64/228/C.E.E. : Décision de la Commission, du 25 mars 1964, relative à la fixation, pour le deuxième trimestre de l'année 1964, des moyennes arithmétiques des prélèvements agricoles envers les pays tiers servant de base pour le calcul du prélèvement compensateur institué en vertu de l'article 10 du traité (57).

RECOMMANDATIONS:

64/242/C.E.E. : Recommandation de la Commission, du 8 avril 1964, adressée aux Etats membres au sujet du certificat de nationalité des films, prévu à l'article 11 de la première directive en matière de cinématographie (63).



UN RÉSEAU MONDIAL au service du commerce extérieur

1.700 AGENCES

■ AGENCES ET BANQUES ASSOCIÉES EN AFRIQUE

ALGERIE - MAROC - TUNISIE - REPUBLIQUE CENTRAFRICAINE -
CONGO - COTE D'IVOIRE - DAHOMEY - GABON - SENEGAL -
MALI - TCHAD - NIGER - NIGERIA - CAMEROUN - TOGO

■ AGENCES A L'ETRANGER

ALLEMAGNE (SARRE) - ANGLETERRE - BELGIQUE - ESPAGNE -
LUXEMBOURG - PRINCIPAUTÉ DE MONACO - REPUBLIQUE DU
SOUDAN - SUISSE

■ BANQUES ASSOCIÉES

BRESIL : Banco Frances e Brasileiro
PEROU : Banco de Lima
VENEZUELA : Banco Provincial de Venezuela
IRAN : Banque Elebarate Iran
LIBAN : Banque G. TRAD (Crédit Lyonnais)
GRECE : Banque Nationale d'Investissements

■ FILIALES

PORTUGAL : Crédit franco-portugais
ILE DE LA REUNION : Banque de la Réunion

■ REPRESENTATIONS

ALLEMAGNE - ARGENTINE - ETATS-UNIS - ITALIE

■ CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

CRÉDIT LYONNAIS

LA PLUS GRANDE BANQUE FRANÇAISE DE DÉPÔTS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

BANQUE FONDÉE EN 1864 - CAPITAL F 150 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 29, boulevard Haussmann, PARIS

1964

Année du Centenaire

BANQUE - BOURSE - CHANGE

1.500 Agences & Bureaux en France et en Afrique

Succursales, Filiales et Sociétés affiliées :

AFRIQUE, ALLEMAGNE, ANGLETERRE, ARGENTINE, BELGIQUE, ESPAGNE,
ÉTATS-UNIS, GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG, SUISSE.

Correspondants dans le monde entier

CNEP

SIEGE SOCIAL : 14, rue Bergère, PARIS IX^e

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, PARIS II^e

Pour exploiter pleinement les possibilités que vous ouvre le
"MARCHÉ COMMUN"
vous devez résoudre de multiples problèmes

NOTRE SERVICE "MARCHÉ COMMUN"

a été spécialement créé pour vous y aider.

Grâce à ses liaisons permanentes avec les Correspondants du COMPTOIR
NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS, à l'étranger, notre

SERVICE "MARCHÉ COMMUN"

met à votre disposition une DOCUMENTATION abondante et constamment
renouvelée. Il vous facilite vos PROSPECTIONS et vos ENTREES en RELA-
TIONS. Il vous permet de rechercher plus sûrement et de conclure plus faci-
lement des accords de REPRESENTATION, de FABRICATION, de SPECIA-
LISATION. Enfin il facilite vos INVESTISSEMENTS et vos IMPLANTATIONS
dans la Communauté Européenne.

CONSULTEZ NOTRE SERVICE MARCHÉ COMMUN, soit directement, 14,
rue Bergère, Paris, 770 55-60, soit par l'intermédiaire de nos 850 agences
et bureaux en France.

AGENCES, FILIALES ET REPRESENTATIONS DANS LE MONDE

EUROPE : LONDRES, 8/13 King William Street, E.C. 4
BRUXELLES, 2, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères
MONTE-CARLO, 1, Galerie Charles-III

AFRIQUE : ALGERIE... ALGER, 45-47, rue Didouche-Mou-
rad — TUNISIE... filiale à Tunis, Banque d'Escompte
et de Crédit à l'Industrie en Tunisie (B.E.I.T.), 74, av.
Habib-Bourguiba. — MADAGASCAR... filiale à Tanana-
rivo, Banque Malgache d'Escompte et de Crédit (BAMES),
place de l'Indépendance.

AMERIQUE DU NORD : Filiale à NEW YORK,

French American Banking Corporation, 120, Broadway,
5, N.Y.

AMERIQUE DU SUD : Représentant pour l'ARGENTINE,
le CHILI, l'URUGUAY, à BUENOS AIRES, Reconquista,
165 — Délégation pour le BRESIL, la BOLIVIE, la CO-
LOMBIE, l'EQUATEUR et le PEROU, Rua 24 de Mayo,
276, App. III SAO PAULO.

ASIE : INDE... BOMBAY, The French Bank Building,
Hornji Street — CALCUTTA, Stephen House, 4-A Dalhou-
sie Square East — Représentation à NEW DELHI, Raten-
don Road, 19.

AUSTRALIE : MELBOURNE, 27, Queen Street — SYDNEY, French Bank Building, 12, Castlereagh Street